

ACTE II, SCÈNE X.

LES DÉVORANTS,



COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Par M. E. D. Biéville,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES, LE 31 AOUT 1843.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
GUILLOT, rouleur des Dévorants, (Achard.) 27 ans	M. DUMOULIN.
GAUTHIER, gavot, (Paul.) 25 ans	M. ANATOLE.
BIRON, dignitaire des Dévorants, (Sainville.) 60 ans	M. HEUSEY.
MAFFRET, Dévorant, (A. Tousez.) 27 ans.	M. PALAISEAU.
MICHON, adjoint de la banlieue, (Lepeintre aîné.) 60 ans	M. CHOL.
MARCASSIN, huissier, (Grassot.) 30 ans.	M. FRANZ.
LECHAT, aubergiste, (Moessard) 40 ans.	M. FERDINAND.
LOLO, apprenti, 16 ans	Mlle ERNESTINE.
LA MÈRE ROBEC, aubergiste, (Julienne.) 60 ans	Mme HOUDRY.
SUZETTE, blanchisseuse de fin, première amoureuse gaie	Mlle LEGROS.
CATHERINE, sa sœur, blanchisseuse de fin, ingénue	Mlle DERROU.
DEUX CLERCS. DÉVORANTS	

La scène se passe en 1843, dans la banlieue d'Abbeville.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un hameau des environs d'Abbeville. A droite du spectateur, une auberge ayant pour enseigne : *Au rang dé vou dé dévorants vin à 4 et à 6 Bon lait chô.*

SCENE PREMIERE *.

GAUTHIER, LECHAT, *sortant tous deux de l'auberge.*

GAUTHIER, *le sac sur le dos, et une canne de compagnon à la main.* On m'avait pourtant assuré que je trouverais ici le dignitaire des dévorants.

LECHAT. On a eu raison, car c'est l'heure du déjeuner des compagnons; mais par rapport à c'qu'un ancien a parti à c'matin pour Arras, les dévorants lui ont fait une con-

* Le premier acteur inscrit tient toujours en scène la gauche du spectateur.

duite; et pour lors si vous voulez prendre quelque chose, vous verrez le dignitaire à son retour.

GAUTHIER. Ah! il va revenir chez vous?

LECHAT. Avant une petite demi-heure... Faut-il vous servir du vin à 4 ou à 6?

GAUTHIER. Je ne veux rien... merci!

LECHAT. Il n'y a pas de quoi!

GAUTHIER. Le trouverai-je encore dans une heure?

LECHAT. Dame, c'est à supposer!... vu que, allant avoir une réception...

GAUTHIER. En ce cas je reviendrai... Je vous remercie de vos renseignements.

LECHAT, *riant*. Oh! il n'y a pas de quoi! (*A part.*) En v'là un original; il ne prend jamais rien, et il remercie toujours.

GAUTHIER. Ah! indiquez-moi donc la rue aux Moineaux.

LECHAT. La rue aux Moineaux, c'est bien facile : vous allez gagner la place du Marché; bon!...

GAUTHIER. Excusez... je ne connais pas plus la place du Marché que la rue aux Moineaux.

LECHAT. Vous n'êtes donc pas d'Abbeville?

GAUTHIER. Non, je suis de Paris.

LECHAT. Ah! c'est donc ça! Eh bien, alors vous allez gagner la barrière que vous voyez là-bas... très-bien... et quand vous y serez, on vous indiquera la rue aux Moineaux.

GAUTHIER. Merci!

Il sort par la gauche.

LECHAT, *riant*. Il n'y a pas de quoi!... Il me fait mal avec ses mercis celui-là!... quel vrai badaud de Parisien qui ne connaît pas la place du Marché! A Abbeville, des montards, pas plus haut que ça, vous y mèneraient les yeux fermés.

SCÈNE II.

LECHAT, GUILLOT (*gants blancs, rubans verts, rouges et blancs, à son chapeau, à sa canne et à sa boutonnière*).

GUILLOT, *entre en faisant tourner sa canne.*

AIR du *Moutard de Paris.*

Oui, je suis dévorant,
Ça m' flatte infiniment!
Car c'est le moyen vraiment
De vivre toujours content.

Et ra pata pan, pata pan!

Au nez du gavot qui soupire
La beauté se contente de rire;
Mais garde à vous! v'là l' dévorant!
Aussitôt la beauté se rend!
C'est son vainqueur, son conquérant!
Oui, son vainqueur, c'est l' dévorant!

Enfoncé le gavot! aplati : à la danse, au chantier, au cabaret, partout les honneurs, les triomphes et les voluptés sont le monopole du dévorant.

Car pour vivre content,
Pour filer l' sentiment
Pour être triomphant,
Faut être dévorant.
Oui, l' seul moyen vraiment,
C'est d'être dévorant!

Et ra pata pan, pata pan!

LECHAT. A la bonne heure!... je reconnais Guillot, dit le Cœur aimable! .. voilà la gaieté revenue.

GUILLOT. Revenue!.. Bonjour, la mère; vous croyez donc qu'elle s'était évaporée?

LECHAT. Dame!...

GUILLOT. Vous dites ça parce que depuis huit jours j'ai moins poussé à la consommation! alors consolez-vous, vieux malin, j'y pousserai de moins en moins.

LECHAT. Comment! est-ce que mon vin...

GUILLOT. Votre vin picote toujours de même; c'est pas lui qu'a changé, c'est moi.

LECHAT. J' disais bien.

GUILLOT. Oui, la mère! désormais plus de soirée au cabaret; plus de mystères voluptueux; je me livre aux plaisirs paisibles, je m'abonne à l'eau rougie, et je mets à la caisse d'épargne.

LECHAT. Vous! incapable.

GUILLOT. Il n'y a pas d'incapable! tenez, voilà déjà quatre pièces de cent sous, quatre pierrots épargnés seulement dans une semaine... hein... c'est beau!

LECHAT. Alors il faut que ce soit quéque sentiment...

GUILLOT. Juste! c'est un sentiment, la mère!

LECHAT. Ah! je connais ça! mais quand on est compagnon, il faut être compagnon et en remplir les devoirs.

GUILLOT. Eh bien! est-ce que je les abdique? jamais au plus grand jamais! fidèle au compagnonnage comme à Cupidon; seulement au lieu d'être le farceur de la société j'en serai le sage, le Salomon : je n'irai plus au cabaret que le jour de la Saint-Joseph, patron des charpentiers, ou les fois où il y aura cérémonie comme aujourd'hui; ça me fait penser que j'ai pris les devants sur les autres pour voir si vous aviez songé à la réception.

LECHAT. Les compagnons pourront arriver quand ils voudront; mais pour plus de sûreté je vas encore donner un coup d'œil.

GUILLOT. C'est ça! l'aspirant n'est pas encore arrivé?

LECHAT*. Je n'ai vu personne qu'un Pari-

* Guillot, Lechat

sieu, un gaillard qui ne connaît pas la place du Marché.

Lechat entre dans l'auberge.

GUILLOT. S'il n'est pas du pays...

SCÈNE III.

LOLO, GUILLOT.

LOLO, *entrant par le fond à gauche.* Ah! le v'là!

GUILLOT. Tiens! quand on parle du loup... C'est mon petit aspirant.

LOLO. Bonjour, monsieur Guillot! ouf!... je suis essoufflé!...

GUILLOT. Il faut prendre un petit verre; il n'y a rien de plus bienfaisant quand on a perdu son vent.

LOLO. Merci! je n'ai pas le temps!... j'ai aperçu les dévorants au bout de la plaine, et j'ai couru, parce que je veux vous parler avant qu'ils arrivent.

GUILLOT. Qu'est-ce qu'il y a donc?

LOLO. Il y a que si ça vous est indifférent, j'aimerais mieux être reçu un autre jour.

GUILLOT. A cause?

LOLO. A cause que vous m'avez dit qu'après mon embauchage j'aurais le droit de payer des rafraîchissements à la société.

GUILLOT. Ça se fait.

LOLO. Voilà; alors j'aimerais mieux être reçu plus tard.

GUILLOT. Je comprends... nous sommes gênés.

LOLO. Oh! non!... mais...

GUILLOT. Il n'y a pas de honte, pardi! le papa dans le lit, et souffrant d'une charrette qui lui a passé sur le pied; et puis l'auberge de la grand'mère qui pourrait être plus fréquentée.

LES COMPAGNONS, *dans la coulisse.*

Toujours on s'aimera,
On s'aidera,
On rira,
On s' soutiendra.

GUILLOT, *remontant.* V'là les pays.

LOLO. Je me sauve.

GUILLOT, *lui barrant le chemin et le forçant à redescendre en faisant tourner sa canne*.* Veux-tu bien!... est-il conane ce mòme-là! mais tâche donc de filer! tâche encore pour voir, file donc, file donc.

LOLO. C'est bête!... voyons, et s'il faut payer...

GUILLOT. Est-ce que je ne suis pas là, moi, ton ancien, ton pays, ton parrain, petit serin!

* Guillot, Lolo.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BIRON *et* LES DÉVORANTS.

Ils entrent par le fond, à droite; ils marchent deux à deux, et ont des cannes, des gants blancs et des rubans à leurs chapeaux et à leurs boutonnières, comme Guillot. Biron est à leur tête, et porte, comme insigne de sa dignite, une écharpe rouge mise en bandoulière, et une plaque de soie verte sur laquelle sont brodés un compas et une équerre entrelacés.

LES DEVORANTS.

Toujours on s'aimera,
On s'aidera,
On rira,
On s' soutiendra!

BIRON.

Le père Soubise autrefois,
Quand il fit l' compagnonnage,
Pour être heureux comme des rois,
Nous donna ce d'voir si sage!
Trinquez!
Chantez!
Et dans vot' compagnie,
Bien unie,
Toujours on s'aimera, etc.

LES DÉVORANTS *et* GUILLOT.

Trinquons!
Chantons!
Et dans notr' compagnie, etc.

MAFFRET. Quel bel air! quel amour d'air! quel joli air!

BIRON. Salut, rouleur; as-tu ton jeune homme?

GUILLOT*. Le voilà; et si tu veux...

BIRON. Très-bien!... Et silence: auparavant d'avant que nous procédassions à la réception, j'ai à vous communiquer une chose touchante.

MAFFRET. Bah! qu'est-ce que c'est?

BIRON. A ton rang, la Rose d'amour! (*Aux Dévorants.*) Mes pays, les fonds de la société n'étaient pas assez suffisants pour secourir les compagnons de la manufacture incendiée, vu le grand nombre de blessés et de sans ouvrage; je jonissais donc d'un grand découragement! heureusement les dévorants de Paris et de Lyon viennent de nous envoyer des secours.

TOUS. Ah! bravo!

BIRON. C'est pourquoi les incendiés seront soulagés, et je vous propose avec attendrissement un ban en l'honneur des compagnons de Paris et de Lyon.

TOUS. Oui, oui, bravo!

MAFFRET. Ah! oui, bravo!

BIRON. Pour lors, méfiez-vous, et de l'ensemble!... Hu!

* Maffret, Biron, Guillot, Lolo, les Dévorants un peu en arrière.

TOUS, *frappant en mesure dans leurs mains.*

AIR *du Carillon de Dunkerque.*

Applaudissons nos frères
Qui secourent nos misères.
Honneur à nos pays
De Lyon et de Paris!

BIRON.

Bons compagnons de France,
Pour nous plus de souffrance,
Nous bravons le destin
En nous donnant la main.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

MAFFRET. Ah! voilà ce qui s'appelle soigneusement exécuté.

BIRON. La Rose d'amour, ton approbation est insolite.

MAFFRET. C'est l'enthousiasme!

BIRON. Silence et respect! A présent, nous allons examiner le candidat; approche, jeune homme.

GUILLOT. Avance, Lolo*.

BIRON. C'est donc toi que tu désires être compagnon?

LOLO. Oui, monsieur le dignitaire; j'en grille! j'en ai des frémissements!

BIRON. Tu n'es pas dégoûté!... Quand on est compagnon, vois-tu, on redoute peu l'adversité! Une supposition : tu n'as pas d'ouvrage, on t'en aura; tu n'as pas d'argent, on te fera avoir du crédit. Tu veux faire ton tour de France à l'effet de connaître toutes les méthodes relativement à ton état, tu te mets en route avec confiance, et dans toutes les villes tu trouveras des frères pour te fêter et une mère pour t'héberger.

LOLO. J'aurai une mère dans toutes les villes?

BIRON. Les compagnons donnent ce nom vénéré à l'aubergiste chez lequel la société loge, mange, et tient ses assemblées; ici, notre mère...

GUILLOT. C'est monsieur Lechat.

BIRON. Comme dit Guillot, puisque feu madame Lechat est défunte.

LOLO. C'est fini, je veux-t-être compagnon.

BIRON. Un instant! si tu crois que pour être compagnon il suffit de dire : Je veux-t-être compagnon!... tu te flattes! Pour le moment, si la société t'admet dans son sein, tu seras lapin, ou apprenti; plus tard tu passeras renard, ou aspiraut; après ça tu deviendras chien, ou compagnon.

LOLO. Je croyais que j'aurais pu être chien tout de suite.

BIRON. Impossible.

GUILLOT. C'est comme un conscrit qui voudrait être maréchal de France d'emblée.

* Maffret, Biron, Lolo, Guillot

MAFFRET. Absolument!

BIRON. Pour lors, jeune homme, quels sont les nom, prénoms dont tu es intitulé?

LOLO. Charles Robec, dit Lolo.

BIRON. As-tu eu l'attention de te munir d'un parrain?

LOLO. Oui, monsieur le dignitaire.

BIRON. Quel est-il?

GUILLOT. Moi, Guillot, dit Picard le Cœur aimable.

BIRON. Très-bien! Tu peux nous garantir les mœurs du candidat?

GUILLOT. Je les garantis.

BIRON. Et ses connaissances?

GUILLOT. C'est mon apprenti!

BIRON. Agréable candidat, rien jusqu'à cette heure ne s'oppose à ta réception; mais dis-moi, intéressant imberbe, est-ce bien dans la vertueuse société des dévorants que tu ambitionnes d'être incrusté? ne préférerais-tu pas faire partie d'une autre société? par exemple, aurais-tu le malheur de vouloir être plongé dans la secte impure des gavots?

LOLO. Je les méprise.

TOUS, *avec enthousiasme.* Bien répondu.

MAFFRET. Oh! fameusement répondu, le petit.

LOLO, *avec plus de force.* Je ne les connais pas, mais c'est égal, je les méprise.

TOUS. Bravo!

MAFFRET, *après tous les autres.* Ah! bravo!

BIRON. Très-bien, très-bien, jeune homme! Nonobstant, il importe que tu connaisses pourquoi que tu les méprises; le Cœur aimable va te conter l'anecdote.

GUILLOT*. Obéissance et soumission au dignitaire, voilà la chose.

BIRON, *avec dignité.* Ecoute-la avec de plus en plus de respect; car il s'agit d'un mystère qui fait frémir la nature.

LOLO. Qu'est-ce que c'est donc?

BIRON, *aux Dévorants.* Pays! méfiez-vous, hurlons.

TOUS, *hurlant sur des tons différents et très-sérieusement.* Hou, hou, hou.

GUILLOT. Lolo, tu as entendu?

LOLO. Oui; qu'est ce que ça veut dire?

GUILLOT. Ça veut dire que nous hurlons comme ça en souvenir des fameux caniches qui ont trouvé sous de gravats le cadavre d'un nommé Hiram.

LOLO. Un cadavre!

GUILLOT. Celui du sieur Hiram, un architecte ficelé que le roi Salomon...

LOLO. Salomon! celui qui faisait découper les petits garçons?

GUILLOT. C'est ça; celui enfin qui présidait la correctionnelle de ce temps-là! Donc,

* Maffret, Biron, Guillot, Lolo.

cet illustre monarque avait commandé à monsieur Hiram de lui bâtir un temple comme on n'en avait jamais vu; ce bon monsieur Hiram embauche tous les dévorants et les gavots; on fait un prix; on se met à l'ouvrage, et v'là le temple parachevé. Bon! sais-tu ce qui arrive alors?... voilà les gavots qui chicanent sur le prix convenu, et qui réclament une surpaye.

LOLO, *indigné*. Oh! les gueux!

GUILLOT. Monsieur Hiram, qui était dans son droit, tient bon, n'est-ce pas? Les gavots ne disent rien : mais quelques jours après, vers le soir, des caniches en furetant des gravats découvrent, quoi?... un corps percé de coups; on regarde, on le dévisage, et on reconnaît, qui?... le corps de monsieur Hiram.

LOLO. Est-il possible!

BIRON, *avec force*. Hurlons!

TOUS, *poussant des hurlements plaintifs*. Hou! hou! hou!

GUILLOT. Les dévorants étaient très-bien avec l'architecte; les gavots étaient mal avec lui; de plus ils eurent la petitesse de ricanner de son décès! on les suspecta, et voilà pourquoi les dévorants ont rompu avec eux.

MAFFRET*. Même que depuis ce temps nous portons des gants de tricot bancs pour marquer que nous n'avons pas trempé nos mains dans le sang de ce malheureux architecte.

LOLO. Ah! c'est pour ça?

BIRON. Et maintenant, jeune homme, que tu connais les forfaits des gavots, et nos vertus, persistes-tu à être dévorant?

LOLO. Je persiste.

TOUS. Bravo!

BIRON. Il ne nous reste donc plus qu'à te faire subir les épreuves; après quoi de quoi tu seras reçu en qualité de lapin. (*A Lechat.*) La mère, la salle des mystère est-elle prête?

LECHAT, *sur le seuil de son auberge*. Tout à fait.

BIRON. Alors, nous allons y pénétrer.

GUILLOT. Vous, la mère, faites monter des bouteilles, du bon! Voici quatre pierrots avec lesquels le candidat vent rafraîchir la société.

LOLO, *étonné*. Moi?

Guillot le fait taire.

TOUS. Vive le candidat!

GUILLOT. Lolo, la société accepte ta politesse, et se réjouit de redire avec toi le refrain du père Soubise.

REPRISE DU CHOEUR.

Trinquons!
Chantons! etc.

Les Dévorants entrent dans l'auberge

* Biron, Guillot, Lolo, Maffret.

LECHAT, *qui a parlé à Biron pendant le chœur*. Comme ça, si le Parisien revient...

BIRON, *avec importance*. Vous lui direz d'attendre la fin des mystéres.

LECHAT. Convenu.

SCENE V.

LECHAT, *puis* SUZETTE *et* CATHERINE.

LECHAT. Ils ont beau dire, je n'ai pas idée que le Parisien de ce matin soit un dévorant! d'abord il aurait bien vu que j'étais sa mère.

SUZETTE *et* CATHERINE, *entrant par la gauche et portant des grands paniers de blanchisseuse.*

ENSEMBLE.

AIR : *Valse de Léocadie*

C'est là,
Voilà
La guinguett' modele
Où nous verrons
Les bons compagnons.

CATHERINE

Ce s'rait manquer d' zèle
D'oublier l'amour,
Quand d' not' clientèle
Nous d'vons fair' le tour.

ENSEMBLE.

C'est là,
Voilà, etc.

A la fin de l'ensemble, elles posent leurs paniers contre l'auberge.

SUZETTE*. Monsieur, n'est-ce pas chez vous que se réunissent les compagnons du devoir?

LECHAT. Oui, mademoiselle; ils y sont même en ce moment.

SUZETTE. Ah! bien, j'en étais sûre! Et savez-vous si monsieur Guillot est avec eux?

LECHAT. Guillot, dit Picard le Cœur aimable? il ne pourrait pas ne pas y être puisqu'il sert de parrain à un lapin.

SUZETTE, *riant*. Comment, à un lapin?

LECHAT. Oui, un nouveau qui se fait recevoir.

SUZETTE. Eh bien, voulez-vous lui dire que deux dames voudraient lui parler?

LECHAT. Au lapin?

SUZETTE, *riant*. Eh non, à monsieur Guillot.

LECHAT. Ah! bon! à monsieur Guillot! ah! bon... c'est impossible.

SUZETTE. Impossible!

CATHERINE. Pourquoi ça?

* Catherine, Suzette, Lechat.

LECHAT. C'est impossible jusqu'à la fin de la réception.

SUZETTE. Et ce sera-t-il long?

LECHAT. Le temps de boire un litre on nne tasse de lait chaud, si voulez que je vous en serve.

SUZETTE. Merci ; le lait chaud m'incommode.

LECHAT. Ah! tant pis, car j'en ai dn bien bon! Ah! que j'ai donc du bon lait chaud!

Il rentre.

SCÈNE VI.

CATHERINE, SUZETTE.

SUZETTE. Ah! monsieur Guillot ne s'attend guère à notre visite.

CATHERINE. Le pauvre garçon, il va être content! mais il le serait bien plus si tu voulais suivre mon conseil.

SUZETTE. Quoi? lui dire que je l'épouse instantanément.

CATHERINE. Ponrquoi pas? puisque vous vous convenez.

SUZETTE. Le fait est que ce serait fièrement heureux pour Guillot, parce qu'il aurait besoin d'être mené plus tôt que plus tard; mais ponr le moment ça ne se peut pas.

CATHERINE. Eh bien, ça n'est pas gentil! c'est vrai, depnis six mois qne tu le promènes...

SUZETTE. Et si c'était ta fante?

CATHERINE. A moi?

SUZETTE. Oni, à toi, à toi seule! je ne voulais pas te l'avouer, mais pnisque tu reviens toujours là-dessus, eh bien, je te dirai que moi, ta sœur aînée, je dois veiller sur toi; te tenir lieu des parents que nous avons perdus; et si je me mariais, si j'avais des enfants, je puis en avoir, c'est à eux que mes soins reviendraient d'abord, je te négligerais peut-être.

CATHERINE. Oh! non, j'en suis sûre!

SUZETTE. Enfin j'ai signifié à Guillot que je ne me marierais qu'après ou qu'en même temps que toi.

CATHERINE. Bonne Suzette!

SUZETTE.

AIR *de la Robe et les Bottes.*

Je l'ai juré! mais j'imagine
Qu'en même temps tu promis d' ton côté
De coiffer la patronn' Catherine;
Oui, je le crains en vérité!
Malgré l'ardeur qu'ils font paraître,
Nul de nos garçons ne te plaît.
Pourquoi cela?

CATHERINE, *baissant les yeux.*

C'est que peut-être
Ailleurs mon choix est déjà fait.

SUZETTE, *avec joie.* Plaît-il?

CATHERINE. A Paris, pendant mon apprentissage.

SUZETTE. Voyez-vous ça! et moi qni ne me doutais de rien!

CATHERINE. J'attendais ponr te le dire l'arrivée de Gauthier.

SUZETTE. Ah! il s'appelle Gauthier?

CATHERINE. Oui, c'est le neveu de madame Thomas, chez qui ma mère m'avait placée.

SUZETTE. Et il va venir?

CATHERINE. Ah! oui, bientôt; car voilà bien près d'un an que je suis revenue, et peut-être bien un mois avant il avait lui-même quitté Paris pour faire son tour de France! oui, il est ouvrier de son état et compagnon comme Guillot.

SUZETTE. Ah! tant mieux.

CATHERINE. Au moment de se mettre en route: Mademoiselle Catherine, me dit-il, mon tour de France dnrera nn an, dix-huit mois au plus; quand il sera fini, j'irai à Abbeville, et si vous avez eu la bonté et la force de m'attendre, j'espère que vos parents ne refuseront pas votre main à un honnête garçon qui vous aime de tout son cœur.

SUZETTE. Ce langage me plaît; mais tu crois que depuis un an...

CATHERINE. Oh! il ne m'a pas oubliée.

AIR : *Les bonnes langues du quartier.*

Comme il ne doute pas de moi,
De mêm' je compte sur sa foi!
En vain pour me désenchanter
Chacun viendrait me répéter :
N'y compt' pas! (*Bis.*)
Les hommes sont des ingrats!
N'y compt' pas! (*Bis.*)
Mon cœur me dirait tout bas :
Il viendra! (*Bis.*)
Jamais il ne m'oubliera!
Oui, ces vœux,
En tous lieux,
Sont pour ce moment heureux,
Pour ce jour
Du retour
Qui doit me rendre à son amour!

SUZETTE, *lui prenant les mains.* Eh bien! j'ai confiance comme toi; nons l'attendrons, il viendra et nons ferons nos deux noces ensemble.

CATHERINE. Quel bonheur! mais jusque-là tn me garderas le secret?

SUZETTE. Je te le promets! même avec Guillot! il continuera de pester contre toi; mais ça m'amnsera!

GUILLOT, *dans l'auberge.* Comment! des dames!

CATHERINE. Chut! c'est lui!

SUZETTE. Je reconnais sa belle voix.

SCÈNE VII.

SUZETTE, GUILLOT, CATHERINE.

GUILLOT. Ah ben! ah ben! en v'là une de surprise... mademoiselle Suzette, mademoiselle Catherine au rendez-vous des dévorants!

SUZETTE. Ça vous fait plaisir?

GUILLOT, *lui serrant les mains.* Cette question!

CATHERINE. Mais comme vous êtes beau!

GUILLOT. Moi! c'est à cause des rubans que vous dites ça? hein! ou vous a un petit air...

SUZETTE. Boutique de mercière.

GUILLOT. Méchante!... c'est que je suis rouleur.

CATHERINE. Rouleur!

SUZETTE, *riant.* C'est quelqu'un chargé de faire peur aux oiseaux.

GUILLOT. Ah ça, mais m'abîme t-elle! vous me conseillez de me venger, pas vrai?

Il va pour embrasser Suzette.

CATHERINE, *le retenant.* Du tout! dites-nous plutôt ce que c'est qu'un rouleur.

GUILLOT. Vous ignorez... et vous aussi?

SUZETTE. Oui.

GUILLOT. Voilà pourtant des jeunes filles qui ont été trois ans à l'école mutuelle! enfin je vas compléter votre éducation : un rouleur, mes colombes, voilà ce que c'est; toutes les semaines les dévorants se réunissent à l'effet de choisir comme qui dirait un maître des cérémonies, excusez du peu, pour commander les assemblées, présenter les aspirants, recevoir les arrivants, et faire la conduite aux partants, rata plan!... Ce maître des cérémonies-là se nomme rouleur, et c'est moi qui le suis pour le quart d'heure, mes petits cœurs.

SUZETTE, *le saluant.* Quel honneur!

GUILLOT, *lui rendant son salut.* Serviteur! Ah ça, voyons! venez-vous me dire que la petite sœur a trouvé un mari à son goût?

CATHERINE. Ah! mon Dieu, non, pas encore.

GUILLOT. Faudra donc que je m'en mêle! Eh bien, je m'en mêlerai; et je finirai bien par trouver ce qu'il vous faut; quand je devrais vous amener tout ce qu'il y a dans Abbeville de célibataires masculins, vaccinés et ayant satisfait à la conscription.

SUZETTE. Eh bien, essayez.

GUILLOT. C'est dit!

CATHERINE. Oh! ce n'est pas la peine.

SUZETTE. Si fait! mais en attendant reculez un peu.

Elle le pousse.

GUILLOT. Plaît-il?

SUZETTE. Reculez un peu, et levez la tête.

GUILLOT, *étonné.* A cause?

SUZETTE. Ça ne vous regarde pas.

GUILLOT. Eh bien, j'y suis.

SUZETTE. A toi, Catherine, à commencer.

GUILLOT. Qu'est-ce qu'elle va donc me faire?

SUZETTE. Silence.

CATHERINE, *qui a pris un paquet de mouchoirs dans son panier.*

AIR : *Du ciel pour nous la bonté favorable.*

Pour votre fête...

GUILLOT, *l'interrompant.* Ma fête! comment! c'est aujourd'hui?

SUZETTE. Silence! en place!

GUILLOT. Et c'est pour ça?

SUZETTE *et* CATHERINE. En place!

GUILLOT, *immobile.* J'y suis!

CATHERINE.

Pour votre fêt' je viens vous faire hommage
De six mouchoirs ourlés d' ma propre main!
Lorsque je monte ainsi votre ménage,
N' m'en veuillez plus si je r'tard' votre hymen.

GUILLOT, *chantant.*

Oh! pour ça si!

ENSEMBLE.

CATHERINE.

N' m'en veuillez plus de r'tarder vot' hymen!

GUILLOT.

Je vous en veux de r'tarder mon hymen

SUZETTE.

Pardonnez-lui de r'tarder votre hymen.

GUILLOT. Oh! si par exemple; mais c'est égal! merci pour vos foulards, et que je vous embrasse.

SUZETTE, *cachant derrière son dos un paquet qu'elle vient de prendre dans un panier.* Allons! allons! en place!

GUILLOT. Elle est jalouse!... j'y *reresuis.*

SUZETTE, *lui présentant des bonnets de coton avec de grandes mèches.*

Même air.

Moi, ces bonnets sont mon cadeau de fête,
J' n'ai rien trouvé de meilleur pour le s'rein!
Et vous voyez que pour orner vot' tête,
Je veux déjà m'y prendre avant l'hymen.

GUILLOT, *chantant.*

Que de bonté!

ENSEMBLE.

Je veux / Ell' veut déjà s'y prendre avant l'hymen!

GUILLOT. Quelle moquerie de femme ! ça n'empêche pas que c'est bien gentil à vous d'avoir pensé à ma fête ! Et vous ne savez pas une idée qui me vient ?

SUZETTE. Voyons.

GUILLOT. J'ai économisé quatre pièces de cinq francs ; si nous nous repassions avec un dîner un peu chouette !

SUZETTE. Un dîner !

GUILLOT. Oui, un tête-à-tête à trois ! hein ! c'est décent, c'est moral ; j'ai déjà ma carte dans la tête ; une soupe à l'oignon, des côtelettes de mouton, un entre-côte de mouton, un haricot de mouton, un gigot de mouton, et une omelette sucrée. Ah ! vous souriez ; vous êtes pour l'omelette !

SUZETTE. Du tout ; il faut que Catherine reporte de l'ouvrage chez madame, et moi j'ai affaire chez nous, rue aux Moineaux.

GUILLOT. Justement, en revenant vous me prendrez ici, et nous irons ensuite chercher mademoiselle Catherine chez la blanchisseuse en chef ; n'est-ce pas, petite sœur ?

CATHERINE. Je veux bien.

SUZETTE. D'ailleurs, je ne veux pas venir ici, il y a trop de monde !

GUILLOT. Eh bien, nous irons chez madame Robec, la mère du lapin ; il n'y a jamais personne, et ça lui fera gagner quelque chose à cette femme ! Hein ! notre dîner sera une bonne action ; vous voilà prises ! vous ne pouvez pas refuser, n'est-ce pas, petite sœur ?

CATHERINE. Je ne crois pas.

SUZETTE. Eh bien, c'est dit ; attendez-moi ici à trois heures !

GUILLOT, *sautant*. Ah ! vous êtes une bonne fille ! vivent la joie et les bons enfants ! nous nous amuserons, nous danserons, nous rirons, nous pincerons un petit rigodon.

ENSEMBLE.

Air du Moulin de ma tante.

GUILLOT.

Ah ! pour moi quelle ivresse !
Je compte sur vot' promesse
Vous verrez qu' ce festin
F'ra v'nir celui de not' hymen.

SUZETTE *et* CATHERINE.

Ah ! pour nous quelle ivresse !
Comptez sur notre promesse,
Peut-être bien que c' festin
F'ra v'nir celui d' notre hymen.

GUILLOT.

C'est charmant, not' bombance
Oblig'ra de braves gens

SUZETTE.

C'est toujours une bonne chance
De se montrer bienfaisants.

GUILLOT.

Et de s'amuser en mêm' temps.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Catherine et Suzette sortent par le fond, à droite.

SCÈNE VIII.

GUILLOT, *puis* MAFFRET.

GUILLOT. Adieu ! adieu !... oh ! adoration de femmes ! oh ! il n'y a pas à dire, il faut en finir, et si je découvre un bon garçon..... un bon enfant... eh bien, je veux profiter du dîner d'aujourd'hui pour le lancer près de Catherine.

MAFFRET, *sortant de l'auberge*. Eh bien, dis donc, le Cœur aimable ?

GUILLOT, *à part*. Tiens, voilà mon affaire.

MAFFRET. Tu abandonnes ton lapin ?

GUILLOT. Ah ! c'est que je t'attendais.

MAFFRET. S'il vous plaît ?

GUILLOT. J'ai une explication à avoir avec toi, monsieur l'enjôleur.

MAFFRET. L'enjôleur, moi ?

GUILLOT. Oui, toi ! et en ma qualité de fiancé de mademoiselle Suzette, j'ai le droit de te demander quelles sont tes intentions à l'égard de sa sœur.

MAFFRET. De sa sœur, mademoiselle Catherine ?

GUILLOT. Elle-même !

MAFFRET. Je m'en vas.

Il va pour rentrer dans l'auberge.

GUILLOT, *le retenant*. Ah ! mais, non...

MAFFRET. Puisque je ne comprends pas, je m'en vas.

Même jeu.

GUILLOT. Comment ! tu ne rougis pas de nier ! quand j'ai remarqué moi-même vingt fois et surtout à la danse, le dimanche, et les jours de fête !...

MAFFRET. Voilà où je te colle !

GUILLOT. Tu ne me colles pas du tout !

MAFFRET. Je danse énormément moins de préférence avec mademoiselle Catherine qu'avec les autres.

GUILLOT. Bon ! tu ne la trouves pas jolie ?

MAFFRET. Je ne dis pas !... mais...

GUILLOT. Elle ne te plaît pas ?

MAFFRET. Je ne te dis pas... mais...

GUILLOT. Tu ne dis pas ! tu ne dis pas ! c'est-à-dire que tu avoues.

MAFFRET, *étourdi*. J'avoue, j'avoue...

GUILLOT. Et tu fais bien ! parce que quand une jeune fille s'amourache de vous...

MAFFRET, *étonné*. Comment !

GUILLOT. Quand elle parle de vous le jour, le soir, la nuit.

MAFFRET. Il se pourrait ? mademoiselle Catherine !

GUILLOT. Alors tu conçois qu'on a le droit de savoir si tes intentions sont honnêtes et pures.

MAFFRET, *radieux*. Mais, oui, on en a le droit! et puisque mademoiselle Catherine... c'est qu'elle est bien mieux que ma Charlotte.

GUILLOT. Parbleu, ta Charlotte, une girafe, pour ne pas dire plus.

MAFFRET. Tandis que mademoiselle Catherine... une vraie gazelle!

GUILLOT. Un ange! c'est-à-dire que si je pouvais me couper en deux, je l'épouserais avec sa sœur!

MAFFRET, *se posant*. Le Cœur aimable!

GUILLOT, *se posant*. La Rose d'amour.

MAFFRET. Voyons, sans bêtise! tu dis donc que mademoiselle Catherine m'a remarqué.

GUILLOT. Je le crains!

MAFFRET. Enfin qu'elle trouve mon moral à son idée et mon physique à sa convenance!

GUILLOT. J'en ai peur.

MAFFRET. C'est fini, je m'enflamme! je n'aime plus, je ne veux plus qu'elle! je romps avec la grande Charlotte.

GUILLOT. Bravo!

MAFFRET. Je vais même lui écrire une drôle de lettre à ma Lolotte!

GUILLOT. Va vite, et après je t'emmène dîner tête à tête avec mademoiselle Suzette et sa sœur.

MAFFRET, *avec joie*. Ah! Dieu!

ENSEMBLE, *et se tapant dans les mains.*

AIR: *Buvons donc!* (de l'Avoué et le Normand.)

Tope! tope! ça me/lui va!
Et dans peu nous serons beaux-frères!
Tope! tope! ça me/lui va!
J' voudrais en être déjà là.

MAFFRET.

Charlotte a des yeux
Froids comm' des glacières!

GUILLOT.

Cath'rine en a deux
Qui sont incendiaires!

ENSEMBLE.

Tope, tope, etc.

On entend dans le cabaret. A la porte!

GUILLOT*. Hein! qu'est-ce que c'est?

MAFFRET. C'est l'effet des rafraîchissements.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LES DÉVORANTS.

LES DÉVORANTS, *poussant Lolo*. A la porte! à la porte!

* Maffret, Guillot.

LOLO, *pleurant*. Mais puisque c'est vrai.

GUILLOT, *se mettant devant lui**. Voyons donc! vous autres, pourquoi mécaniser ce petit?

TOUS. Il accuse! il calomnie les dévorants!

LOLO. Mais je ne dis pas que ça soit! je dis que je l'ai entendu moi-même, de mes deux oreilles!

TOUS. Non! non!

GUILLOT. Mais quoi encore? laissez-le s'expliquer.

LOLO, *pleurnichant*. Eh bien, monsieur Guillot, les compagnons viennent de me dire que chaque fois qu'un dévorant rencontre sur son chemin un autre ouvrier, il doit lui demander de quelle société il est.

GUILLOT. Oui, ça s'appelle toper.

LOLO. C'est ça! et quand il se trouve que l'autre est un gavot, le devoir est de lui faire avouer que la société des dévorants est supérieure aux autres!

GUILLOT. Oui.

LOLO. Là-dessus je leur ai raconté que lundi dernier...

GUILLOT, *ému*. Lundi!

LOLO. Oui, lundi dernier, dans le cabaret de grand'mère, un jeune homme, le sac sur le dos... enfin comme un compagnon qui voyage... était entré pour se rafraîchir; papa était là, sa jambe blessée étendue sur une chaise. — Camarade, qu'il s'en va, comment se fait-il que vous nous ayez favorisé, au lieu d'aller de l'autre côté de la ville au rendez-vous des dévorants? C'est que je ne suis pas un dévorant, moi, que l'autre lui répondit; je suis un compagnon du devoir de liberté, un gavot. En ce cas, dit mon père, méfiez-vous! car dans ce pays il n'y a que des dévorants! Bah! reprit l'autre, ça m'est bien égal; les dévorants ne dévorent que ceux qui veulent bien se laisser dévorer; quand on les regarde en face, ils filent doux.

TOUS, *indignés*. C'est pas vrai... c'est pas vrai...

GUILLOT, *avec force*. Taisez-vous donc!

LOLO. Et la preuve, qu'il dit encore, c'est que je me suis trouvé tout à l'heure sur la grande route, vis-à-vis de leur rouleur... il portait sa canne, ses couleurs, enfin tous ses insignes!... D'abord, il s'est arrêté, il m'a regardé entre les deux yeux, et puis, quand il a vu que je ne tremblais pas, il a fait demi-tour à gauche et s'est éloigné sans me dire un mot.

GUILLOT, *ému*. Il a dit ça?

BIRON. Hein! et c'était lundi dernier! c'est-à-dire que c'était toi qui étais le rouleur; qu'est-ce que tu dis de ça?

TOUS. Eh? c'est pas vrai!

GUILLOT, *très-ému*. Si fait!

* Maffret, Lolo, Guillot, Biron, le Dévorant.

BIRON, *étonné.* Comment?
GUILLOT, *baissant la tête.* C'est vrai!

TOUS.

AIR: *A ma juste vengeance.*

O surprise inouie!
Le récit du gavot,
C'est Guillot qui l'appuie!
Le traître, c'est Guillot!

GUILLOT. Je venais de me promener avec mademoiselle Suzette, et pour la première fois en me quittant, elle m'avait dit qu'elle m'aimait et que je serais son mari; si bien qu'en m'en revenant tout seul, cette idée-là me trottait dans la tête. J'étais content, heureux, j'aimais tous les hommes, même les gavots! vous savez, tout le monde a eu de ces moments-là! Tout à coup je vois venir sur la route un compagnon, le sac sur le dos; c'était un enfant presque, tout rose, tout guilleret; je ne suis pas maladroit… et je suis sûr qu'en trois coups de canne… bah! que je me dis, ne le topons pas!… si c'est un dévorant, il me topera lui-même et nous boirons ensemble! si c'est un gavot, eh bien! qu'il passe son chemin.

BIRON. Il ne fallait pas…

GUILLOT, *ému.* Non! il ne fallait pas…

TOUS. Non, non, il ne fallait pas!

BIRON. Tu es un brave garçon, Guillot, tu es connu… ceci ne peut pas entacher ta réputation; mais tu vois ce que la clémence a valu à tous tes compagnons! voilà un gavot qui ira répéter partout ce qu'il a dit chez la grand'mère de Lolo.

TOUS. Oui, oui.

BIRON. Guillot, je suis profondément affligé, mais il faut que le règlement s'exécute; je dois faire ce qu'il commande en pareil cas.

GUILLOT. Oui, vous le devez.

BIRON. Guillot, dit Picard le Cœur aimable, au nom des compagnons du devoir, enfant du père Soubise; moi, Biron, dit Limousin, l'estime des vertus, premier dignitaire des dévorants d'Abbeville, je te blâme d'avoir manqué au topage; je te retire tes insignes de rouleur et déclare que tu seras incapable de jouir d'aucun grade dans la société jusqu'à ce que tu aies réparé ta faute.

Il lui retire les rubans qu'il a à sa boutonnière.

LOLO, *allant serrer la main de Guillot.* Monsieur Guillot, je ne savais pas que ça vous regardait, sans ça…

GUILLOT. C'est bon! je ne t'en veux pas.

MAFFRET, *de même.* Guillot, tu possèdes toujours mon estime.

BIRON, *de même**. Le Cœur aimable… je suis sûr que… Eh bien, tu pleures!

TOUS. Il pleure!

GUILLOT, *avec force.* Ah! oui, je pleure… je pleure de rage; mais que le bon Dieu me fasse rencontrer un gavot, il payera cher ces larmes-là! je lui ferai demander pardon à deux genoux des fanfaronnades de l'autre!

TOUS. Très-bien! Guillot, très-bien!

SCÈNE X.

LES MÊMES, GAUTHIER, LECHAT.

GAUTHIER *dans la coulisse et chantant sans l'orchestre.*

AIR: *Je vais revoir ma Normandie.*

Dans le château, dans la chaumière,
Le charpentier porte son art;
Partout cet art est nécessaire,
Partout il flatte le regard!

LES DÉVORANTS, *qui sont tous remontés dès qu'ils ont entendu chanter.* Un compagnon!

GAUTHIER, *paraissant.*

Quand les ordres d'architecture
Par lui sont bien exécutés,
Leur riche et superbe structure…

GUILLOT, *retenant les autres dévorants**. Laissez! laissez! hobé! tope pays! quelle vocation?

GAUTHIER. Privons-nous du topage, si vous voulez bien.

GUILLOT, *avec joie.* Il ne tope pas! c'est un gavot, mes amis, mes pays! c'est un gavot!

TOUS. Un gavot!

GUILLOT, *aux Dévorants.* Voyez! je ne pleure plus! je suis consolé! je ris! c'est un gavot!

Lechat paraît sur sa porte.

GAUTHIER, *avec calme.* Eh bien! oui! mais il est des circonstances…

GUILLOT. Il y a des circonstances où les uns doivent payer pour les autres! Pose ton sac, gavot! et en avant le bâton! ou plutôt un des tiens a voulu nous faire passer pour des lâches, c'est un combat plus sérieux qu'il me faut, au compas!

TOUS, *avec enthousiasme.* Bravo!

LECHAT, *s'élançant pour retenir Guillot***. Un instant, je m'oppose.

GAUTHIER. Dévorants, je vous conseille de m'écouter!

LECHAT. Oui, oui.

GUILLOT. Silence, la mère! moi je te conseille de nous montrer que tous les gavots ne sont pas des cagnards et des lâches!

GAUTHIER. Des lâches! aurai-je affaire à vous seul ou à toute la compagnie?

Il s'apprête à ôter son sac.

* Guillot, Biron, Maffret, Lolo, Dévorants.

* Gauthier, Guillot, les Dévorants, Lolo.
** Gauthier, Guillot, Lechat, Biron, Lolo, Maffret.

LECHAT, *passant entre eux*. L'Estime des Vertus, je réclame votre autorité! Vous savez que depuis la dernière affaire où un gavot a été blessé ici, monsieur l'adjoint m'a déclaré qu'il ferait fermer mon auberge si un malheur arrivait encore! écoutez-moi, je vous en supplie, mes enfants! je suis votre mère, n'est-ce pas? ne faites pas fermer votre mère!

TOUS. La mère a raison.

GUILLOT. Comment! Eh bien, soit! allons plus loin.

Il remonte.

GAUTHIER *. Comme vous voudrez, mais puisqu'il y a un retard!

LECHAT. Après tout, je ne me trompe pas; c'est vous qui ce matin êtes déjà venu demander le dignitaire.

BIRON **. Lui! et pourquoi?

GAUTHIER. Vous le saurez plus tard, après notre affaire; à moins que cet autre ne retire son mot de lâche!

GUILLOT. Que je le retire, moi! Je le réitère, et si ce n'est pas assez...

Il lève la main, Biron le retient.

GAUTHIER. Suffit! mais écoutez! je suis venu à Abbeville principalement pour retrouver une personne qui m'attend depuis bien longtemps. Il faut absolument que je lui parle. Je veux donc vous demander si ça vous est égal de remettre l'affaire à tantôt, à sept heures par exemple; de ce temps-ci il fait encore clair, et foi d'ouvrier, je serai exact au rendez-vous que vous me donnerez! Vous fiez-vous assez à moi pour ça?

GUILLOT. A vous?

* Lechat, Gauthier, Guillot, Biron, Lolo, Maffret

** Lechat, Gauthier, Biron, Guillot, Lolo, Maffret.

TOUS. Oui! oui!

GUILLOT. Eh bien, je m'y fie; mais si vous ne veniez pas!

GAUTHIER. Soyez tranquille!..

ENSEMBLE.

AIR : *Que la prudence* (Fra Diavolo).

GAUTHIER.

Ayez confiance!
Oui, je viendrai;
A votre offense
Je répondrai!

GUILLOT ET LES AUTRES.

J'ai / Il a confiance,
Mais vous viendrez!
A mon / A son offense
Vous répondrez!

Musique jusqu'à la reprise de l'ensemble.

GAUTHIER. Le rendez-vous?

GUILLOT. Dame!

BIRON. Chez la mère Robec! le lieu de l'affront!

GUILLOT. C'est ça!

LOLO. Aux Trois-Sapeurs, hameau de Bellevue, tout le monde vous indiquera!

GAUTHIER. C'est bien! à sept heures!

GUILLOT. Vous viendrez?

GAUTHIER. A sept heures!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

GAUTHIER.

Ayez confiance!
Oui, je viendrai;
A votre offense
Je répondrai!

TOUS.

Il a confiance,
Mais vous viendrez;
A son offense
Vous répondrez.

Gauthier sort par le fond à gauche.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente la cour de l'auberge de la mère Robec. L'auberge est à gauche, sur le devant; au-dessus de la porte, on lit : *Aux 3 Sapeurs*. Au premier plan, devant l'auberge, un banc de pierre; de l'autre côté, une table et une chaise; derrière la table, un jeu de tonneau. Au fond de la cour, grande porte ouvrant sur la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MÈRE ROBEC, LOLO.

Au lever du rideau, la mère Robec est assise sur le banc de pierre, occupée à ratisser des carottes; Lolo essuie la table, à droite.

LOLO. Mais, grand'mère, puisque c'était pour me faire recevoir!

LA MÈRE ROBEC. Il fallait attendre à un autre jour! C'est vrai! me laisser toute seule quand ton père est au lit! et si on était venu saisir comme ce gueux d'huissier m'en a menacée!

LOLO. Ah! ouiche, saisir! puisque le propriétaire veut bien s'arranger! Voyez-vous, grand'mère, vous criez toujours misère, ça chasse les gens.

LA MÈRE ROBEC. Il ne vient jamais personne que des huissiers!

LOLO. Eh bien, c'est toujours ça; le monde attire le monde! et quand on est traiteur et qu'il vient des huissiers, au lieu de crier, il faut s'en faire honneur; on les fait attendre tant qu'on peut; ça garnit, et on dit que ce sont des pratiques.

LA MÈRE ROBEC. De jolies pratiques!

LOLO. Du reste, aujourd'hui, vous en aurez d'autres, vous aurez tous le dévorants.

LA MÈRE ROBEC, *se levant.* Hein!

LOLO.

AIR: *Un homme pour faire un tableau.*

Oui, grand' maman, je les attends ;
Vous voilà content', j'imagine ?

LA MÈRE ROBEC.

C'est amusant, des dévorants !
Quand on n'a rien dans sa cuisine !

LOLO.

Oui, mais vous m'avez, et c'est tout ;
Un lapin, ça vous ravigotte !

LA MÈRE ROBEC.

En v'là bien d'une autr' pour le coup :
Il veut que je l' mette en gib'lotte !

LOLO. Ça ne serait peut-être pas si mauvais! mais ce n'est pas ça ! je veux dire qu'avec moi on ne manque jamais de rien, et que je vais vous chercher des provisions.

LA MÈRE ROBEC. Tâche d'en avoir sans argent.

LOLO. Oui, j'en aurai!... j'ai un chic pour ça. Quand les marchands ne veulent pas m'écouter, je m'adresse aux marchandes, et elles me font toujours crédit! les malheureuses!

SCÈNE II.

LES MÊMES, GAUTHIER, CATHERINE.

CATHERINE. C'est ici.

LOLO. Tiens, v'là du monde!

LA MÈRE ROBEC. Ils se trompent, c'est sûr!

Elle porte ses légumes dans l'auberge.

LOLO. Taisez-vous donc !

GAUTHIER. Vous n'avez pas ici un jeune homme et une demoiselle?

LOLO*. Non, monsieur. (*A part.*) Mais je n'ai pas la berlue.

GAUTHIER, *à Catherine.* Il paraît qu'ils ne sont pas encore arrivés.

LOLO, *à part.* C'est notre gavot! Dieu, s'il n'était pas déjà topé!

LA MÈRE ROBEC, *revenant***. Faut-il servir quelque chose à monsieur et à madame?

GAUTHIER. Nous attendons deux autres personnes.

CATHERINE. Oui, monsieur Guillot; vous connaissez, je crois?

LA MÈRE ROBEC. Certainement.

LOLO, *étonné.* Monsieur Guillot.

LA MÈRE ROBEC. C'est un brave jeune homme qui apprend son état à mon petit-fils, et je dis, sans nous rien demander!

GAUTHIER. Ah! c'est bien!

* Lolo, Gauthier, Catherine.

** Lolo, Mère Robec, Gauthier, Catherine.

LOLO. Eh! c'est avec lui que vous allez dîner?

CATHERINE. Pourquoi pas? Est-ce que vous avez du mal à en dire?

LOLO. Ah! Dieu, non! (*A part.*) Mais en v'là une bonne!

LA MÈRE ROBEC. Monsieur et mademoiselle peuvent attendre autant qu'ils voudront! (*A Lolo.*) Quéque t'as, toi? avec ton air ahuri, au lieu d'aller chercher des provisions.

Elle rentre dans l'auberge.

LOLO. Oui, grand'mère; mais ils se trompent; monsieur Guillot ne peut pas dîner avec eux... C'est pas possible.

Il sort par le fond.

SCÈNE III.

GAUTHIER, CATHERINE.

GAUTHIER. Savez-vous que je suis bien aise qu'ils ne soient pas encore venus! nous resterons plus longtemps seuls.

CATHERINE. Il y a tant de temps que nous étions loin l'un de l'autre! Mais j'espère bien maintenant que nous ne nous quitterons plus.

GAUTHIER. Oh! je l'espère aussi! j'ai fait des économies; mes papiers sont tout prêts, et si votre tuteur le veut, nous pourrons nous marier dans un mois; dans un mois, Catherine!.. (*Changeant de ton.*) C'est-à-dire pourtant ça dépendra d'une chose.

CATHERINE. De quoi donc?

GAUTHIER, *embarrassé.* Une affaire dont je me suis chargé, bien malgré moi!

CATHERINE, *étonnée.* Une affaire?

GAUTHIER. Qui m'obligera de vous quitter ce soir, à sept heures.

CATHERINE. Comment! vous ne passerez pas la soirée avec nous?

GAUTHIER. Mon Dieu, non! je ne pourrai pas! je serai peut-être même quelque temps absent.

CATHERINE. Ah! mon Dieu!

GAUTHIER. Et comme j'ai une commission qu'il faut faire demain au plus tard; ce petit paquet-là.

Il prend un paquet cacheté dans la poche de sa veste.

CATHERINE. Eh bien?

GAUTHIER. Je veux vous le remettre. Si l'affaire en question tourne bien, enfin si je peux, je vous le redemanderai demain, et je ferai ma commission moi-même; si je ne peux pas revenir, vous aurez la complaisance de le faire remettre à son adresse.

CATHERINE, *regardant le paquet.* Mais il n'y a pas d'adresse.

GAUTHIER. Si fait; en déchirant la pre-

mière enveloppe, vous aurez l'adresse sur une autre qui est dessous.

CATHERINE. Que de mystère!

GAUTHIER. C'est vrai! tout ça doit vous paraître singulier. Mais ne me questionnez pas, je vous en prie! ayez confiance en moi, comme autrefois; et quoi qu'il arrive, soyez sûr que Gauthier vous aime toujours, et qu'il s'est conduit en honnête homme!... Mais parlons d'autre chose... D'abord nous n'avons rien à craindre qu'un retard!.. et puis, rappelons-nous que nous sommes venus ici pour nous amuser.

CATHERINE. A la bonne heure, je le veux bien; vous me rendiez déjà toute triste! Tenez, racontez-moi comment vous avez rencontré ma sœur.

GAUTHIER. J'étais de l'autre côté de la ville, je cherchais à qui j'allais demander la rue aux Moineaux, où vous m'avez dit que vous demeuriez... quand je vois une jeune fille... je m'avance vers elle... connaissez-vous la rue aux Moineaux? — J'y demeure. — Alors vous connaissez peut être mademoiselle Catherine? — C'est ma sœur. — Vous êtes donc mademoiselle Suzette? — Et vous monsieur Gauthier? qu'elle me dit? Là dessus, nous qui ne nous étions jamais vus, nous nous sommes embrassés comme un frère et une sœur, et puis elle a pensé que nous serions bien heureux d'être seuls dans les premiers moments où nous nous reverrions.

CATHERINE. Bonne Suzette!

GAUTHIER. Elle m'a laissé courir chez votre bourgeoise, en me disant que vous me conduiriez à une auberge où elle viendrait nous retrouver avec son fiancé.

CATHERINE.

AIR : *De votre bonté généreuse.*

C'est un' parti' qu' nous avions arrangée,
Où vous verrez le fiancé d' ma sœur!
Un franc luron, à la min' dégagée :
De nos garçons c'est le meilleur!
Et c'est beaucoup; car, je vous l' dis d'avance,
Tous nos jeun's gens sont d' bons enfants.

GAUTHIER, *à part.*

Oui-là!

Ce qu' c'est de croire à l'apparence :
Ils ne m'ont pas fait c't effet-là.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GUILLOT, SUZETTE.

SUZETTE, *paraissant au fond.* Ah! les voilà! Arrivez donc!

GUILLOT, *dans la coulisse.* Je cours après le melon.

SUZETTE, *venant serrer la main de Gauthier.* Bonjour, beau-frère; tu as été content, hein?

GUILLOT, *arrivant en riant, un melon sous le bras.* * Ce farceur de cantaloup qui me saute des bras en voyant...

GAUTHIER. Tiens!

GUILLOT, *laissant tomber le melon.* Oh!

SUZETTE. Quoi?

GUILLOT**. Rien..... c'est encore le melon.

SUZETTE, *riant.* Ah ça, il ne fait donc que tomber?

GUILLOT, *à part.* C'est mon gavot.

SUZETTE. Monsieur Gauthier, je vous présente mon fiancé.

GAUTHIER. Ça me fait bien plaisir... assurément.

GUILLOT. Et à moi de même réciproquement.

CATHERINE. Nous nous flattons bien que vous vous aimerez comme nous nous aimons ma sœur et moi!

GUILLOT, *à part.* Quel guignon!

SUZETTE. Oui, et il faut même vous dépêcher, car, voyez-vous, monsieur Michon, c'est notre tuteur et mon parrain; or, comme il n'a pu voir son frère à cause de leurs femmes, il a déclaré qu'il ne consentirait à notre mariage que si nos prétendus étaient amis depuis longtemps.

GAUTHIER. Ah! il vent...

GUILLOT, *à part.* Pardi! enfoncé jusqu'au cou.

SUZETTE. Aussi pour n'avoir pas d'épreuve à subir, nous avons déjà arrangé, monsieur Guillot et moi, que nous inviterions à notre dîner monsieur Michon, qui est l'adjoint de cette commune.

CATHERINE. Ah! voilà une bonne idée.

SUZETTE. Et monsieur Guillot présentera tout de suite monsieur Gauthier comme un ancien ami.

GUILLOT. Pardon, c'est que...

SUZETTE N'est-ce pas?

GUILLOT. Non, je dis... il me semble qu'avant il aurait peut-être été mieux... parce qu'on ne peut jamais savoir...

SUZETTE. Quoi?

GAUTHIER. Mais, mademoiselle, si ça contrarie votre fiancé...

SUZETTE. Lui! ah! vous le connaissez peu! N'est-ce pas que ça vous fait plaisir au contraire ***?

GUILLOT. Oui.

CATHERINE. Ah! que vous êtes gentil! Remerciez donc monsieur Gauthier.

GAUTHIER, *froidement.* Je vous suis très-obligé.

SUZETTE. Ah! bien, oui! mais si vous voulez que tout ça réussisse... il ne faut pas de...

* Gauthier, Suzette, Guillot, Catherine.
** Gauthier, Suzette, Catherine, Guillot.
*** Gauthier, Catherine, Suzette, Guillot.

je vous suis très-obligée! qu'est-ce que c'est que ces manières-là entre jeunes gens, entre ouvriers?

GUILLOT. C'est que quand on ne se connaît pas.....

CATHERINE. On fait connaissance.

SUZETTE. Et nous allons vous en laisser le temps, nous deux Catherine, en courant chercher notre bon tuteur.

GAUTHIER. Comment! je n'accompagnerai pas mademoiselle Catherine?

SUZETTE, *riant*. Non! non!

GUILLOT. Vous allez nous laisser seuls?

CATHERINE, *riant*. N'avez-vous pas peur?

GUILLOT. Oh! peur!

SUZETTE *et* CATHERINE.

AIR: *Galop de l'Homéopathie.*

Ici nous vous laissons;
Faites bien vite connaissance;
Et quand nous reviendrons,
Soyez de vieux amis d'enfance.

CATHERINE.

Mais pas de lenteurs,
L'un et l'autre ayez confiance;
Ouvrez-vous vos cœurs...

SUZETTE.

Et commandez l' dîner d'avance.

ENSEMBLE.

SUZETTE *et* CATHERINE.

Ici nous vous laissons;
Faites bien vite connaissance;
Et quand nous reviendrons,
Soyez de vieux amis d'enfance.

GUILLOT *et* GAUTHIER.

Nous vous obéirons;
Tous deux nous ferons connaissance;
Et puis nous tâcherons
De paraîtr' des amis d'enfance!

Suzette et Catherine sortent par le fond.

SCÈNE V.

GUILLOT, GAUTHIER.

GUILLOT, *à part*. En v'là de la chance! il faut justement que ce soit... car c'est lui, il n'y a pas à dire!

GAUTHIER, *à part, revenant de conduire jusqu'à la porte les deux sœurs.* Je ne sais pas; mais je ne suis jamais heureux, moi!

GUILLOT, *à part*. Il faudrait pourtant convenir. (*Haut.*) Je... hé!... j'ignore... si je me trompe... mais il me semble bien... pas vrai?

GAUTHIER. Oui.

GUILLOT. C'est ça! en ce cas vous ne vous attendiez pas que nous dînerions en partie fine aujourd'hui, hein?

GAUTHIER. Ma foi, non.

GUILLOT. S'il y avait moyen de s'en dispenser; mais... ce n'est pas possible, parce qu'un jour comme celui-ci, nous tenons à dîner avec nos fiancées.

GAUTHIER. C'est vrai.

GUILLOT. J'ai déjà prévenu mademoiselle Suzette qu'une affaire me forçait à la quitter à sept heures.

GAUTHIER. J'ai dit de même à Catherine.

GUILLOT. C'est ça.

AIR *des Diamants de la couronne.*

Nous ne pouvons plus être frères,
Ni mêm' nous lier d'amitié;
Mais pour celles qui nous sont chères
Cachons bien notre inimitié.
Plus de querelle! plus d'outrage!
Oublions qu'il faut nous haïr,
Tâchons de nous faire bon visage;
Et jusqu'au moment de partir,
Soyons du même compagnonnage,
Du compagnonnage du plaisir.

ENSEMBLE.

Soyons du même compagnonnage,
Du compagnonnage du plaisir.
Il n' faut nous souv'nir
Ici qu' du plaisir!

GAUTHIER. Je vous le promets.

GUILLOT. Ainsi c'est convenu! nous nous piocherons à mort quand le moment sera venu! jusque-là il faut s'étourdir! et, pour commencer, nous allons commander le dîner. Ohé! ohé! la mère Robec, ohé!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LA MÈRE ROBEC.

LA MÈRE ROBEC*. On y va, on y va! Tiens, c'est monsieur Guillot.

GUILLOT, *très-vite*. Moi soi-même!... ça va bien? et moi de même. Ah ça, Lolo vous a dit... nous l'avons reçu lapin! c'est déjà une position! aussi il est fier! il ne pense qu'à toper tous les gavots... (*S'arrêtant.*) Oh!... qu'est-ce que vous allez nous donner à dîner?

LA MÈRE ROBEC. Dame! qu'est-ce qu'y vous faut?

GAUTHIER. Y nous faut... voyons... un gigot. (*A Gauthier.*) Ça vous va-t-y?

LA MÈRE ROBEC. Ah! mes pauvres enfants! je n'en ai pas.

GUILLOT. Bah!

LA MÈRE ROBEC. C'est que, voyez-vous, avec tous les tracas et les tourments que j'ai!

GUILLOT. Oui, oui, je sais. (*A Gauthier.*) Cette pauvre femme! elle est très-pannée. (*Haut.*) Eh bien! maman, si vous n'avez pas de gigot, vous avez du veau?

* Mère Robec, Guillot, Gauthier.

LA MÈRE ROBEC. J'en avais il y a huit jours, et il m'est resté!

GUILLOT. Merci.

GAUTHIER, *riant.* Ah ça, vous n'avez donc rien?

LA MÈRE ROBEC, *allant à lui**. Ah! si je vous disais, monsieur, qu'à cette heure mon propriétaire...

GUILLOT. Oui, maman Robec, vous êtes dans le pétrin, c'est connu.

LA MÈRE ROBEC. Ah! oui, que j'y suis.

GUILLOT. C'est pourquoi nous voudrions bien vous faire gagner quelque chose.

LA MÈRE ROBEC. Je vous en remercie.

GUILLOT. Mais si vous n'avez rien...

LA MÈRE ROBEC. J'ai des œufs.

GUILLOT. Bon! voilà pour l'omelette..... Après?

LA MÈRE ROBEC. J'ai du lard.

GUILLOT. Encore pour l'omelette... Après?

LA MÈRE ROBEC. Et puis Lolo va rentrer avec des provisions.

GUILLOT. Qu'est-ce que vous chantiez donc alors! nous allons dîner comme des *disciples de Pédicure*, sans compter (*allant prendre le melon qu'il a posé sur la table à droite*) ce spirituel légume.. un convive de plus que j'ai invité en route!... Allez, la mère Robec, et dans vot' trouble ne le mettez pas dans le pot au feu.

LA MÈRE ROBEC. Laissez donc! les melons ça me connaît; si seulement je n'étais pas tracassée, ah! quel bon dîner je vous ferais!

Elle rentre dans l'auberge.

SCÈNE VII.

GUILLOT, GAUTHIER.

GAUTHIER, *regardant par la porte du fond.* Monsieur Michon et ces demoiselles tardent beaucoup.

GUILLOT. Oh bien! nous ne sommes pas près de les revoir! A cause de monsieur Michon, la crème des hommes, mais qui ne voudrait pas sortir sans faire des toilettes de petites-maîtresses, sous prétexte qu'il est adjoint; quelle infirmité!... Tenez, si vous m'en croyez, nous ne risquons rien de faire une partie de tonneau en les attendant.

GAUTHIER. Vous voulez que nous jouions?

GUILLOT. Pourquoi pas?

GAUTHIER. Au fait...

GUILLOT. Ça fera passer le temps! Voyons, demandez!...

Il jette un pièce en l'air.

GAUTHIER. Face.

* Guillot, Mère Robec, Gauthier.

GUILLOT. C'est pile.

GAUTHIER. A vous.

GUILLOT. Tenez-vous bien, car vous avez affaire à quelqu'un qui comprend son tonneau.

Il prend les palets dans le tonneau.

SCENE VIII.

LES MÊMES, MARCASSIN, DEUX CLERCS.

MARCASSIN, *qui vient d'entrer par le fond, montre à ses Clercs l'auberge.* C'est ici. (*Guillot en reculant pour jouer, le pousse rudement; il tombe sur le premier Clerc, qui en tombant sur le second le fait se cogner contre l'auberge.*) Aïe! faites donc attention, manant!

GUILLOT. Est-ce que j'ai des yeux derrière la tête, manant!

MARCASSIN. Vous dites!

GUILLOT. Je dis manant.

MARCASSIN. Vous êtes bien heureux de ne pas appartenir à une classe plus éclairée; vous payeriez cher cette impertinence.

GUILLOT. Vous en êtes un autre!

MARCASSIN *le regarde comme pour lui répondre, puis il dit brusquement à ses Clercs:* Suivez-moi, messieurs!

Ils entrent dans l'auberge.

SCENE IX.

GAUTHIER, GUILLOT.

GUILLOT. A-t-on vu ce moderne!

GAUTHIER, *près du tonneau.* C'est à vous.

GUILLOT, *jouant.* Houp!

GAUTHIER, *regardant où le palet est tombé.* Vingt-cinq!

GUILLOT. Je parie que vous me croyez un querelleur fini.

Il joue.

GAUTHIER, *regardant.* Cinq et vingt-cinq, trente.

GUILLOT. Vous devez le croire à cause de ce matin.

Il joue.

GAUTHIER. Quarante et trente, soixante-dix; à moi.

GUILLOT, *près du tonneau.* Ah! c'est que, voyez-vous, il y a de fameuses canailles parmi les gavots!

GAUTHIER. Il y a des canailles partout.

Il joue.

GUILLOT, *regardant.* Cinq! — C'est égal, s'il n'y avait pas eu de canaille parmi les gavots!...

GAUTHIER. Ne parlons pas de ça.

GUILLOT. C'est juste. (*Gauthier joue*). Ah! raté!

SCENE X.

LES MÊMES, LA MÈRE ROBEC, *puis* MARCASSIN.

LA MÈRE ROBEC. Ah! monsieur Guillot, venez donc les empêcher.

GUILLOT. Quoi?

LA MÈRE ROBEC, *à Gauthier* *. Et vous, monsieur, c'est une horreur! figurez-vous mon pauvre fils sur la jambe duquel a passé la charrette...

GAUTHIER. Est-il possible!

GUILLOT. Mais c'est remis, la mère Robec.

LA MÈRE ROBEC. Pas encore! ça ne sera remis que dans trois semaines, et depuis le temps que ça dure... d'ailleurs le propriétaire avait promis de s'arranger... et pour 150 malheureux francs que je reste devoir, ils veulent me mettre dehors.

GUILLOT *et* GAUTHIER. Dehors?

LA MÈRE. Oui! moi et mon pauvre fils, que les médecins ont déclaré que s'il grouillait tant seulement un doigt, sa jambe se casserait encore.

GUILLOT. Mais qui donc veut vous mettre dehors?

LA MÈRE ROBEC. Eh bien! ces huissiers donc! ces bédouins d'huissiers qui ne veulent rien entendre.

GUILLOT. Des huissiers! ah! ces farauds de tout à l'heure c'étaient des huissiers?

LA MÈRE ROBEC. Mon pauvre Étienne, il ne me reste plus qu'à le charger sur mon dos et aller nous flanquer dans la mare aux canards!

GAUTHIER. Pauvre femme!

GUILLOT. Quelle bêtise! si encore vous saviez nager.

MARCASSIN, *sortant de l'auberge*. Ah ça, la mère, voulez-vous obéir à mes sommations, et engager votre fils à déguerpir?

LA MÈRE ROBEC **. Mais puisqu'on vous dit...

MARCASSIN. Mais je n'entre pas dans ces détails-là!

GUILLOT, *retroussant ses manches*. Attends, je vais t'en donner des détails.

GAUTHIER ***. Laissez-nous, la mère, laissez-nous! nous allons arranger ça.

GUILLOT, *faisant rentrer la mère Robec*. Oui! allez, allez soigner le diner, maman Robec; nous allons arranger monsieur.

* Gauthier, mère Robec, Guillot.

** Gauthier, un peu vers le fond; Marcassin, mère Robec, Guillot.

*** Marcassin, mère Robec, Guillot, Gauthier.

MARCASSIN, *entraîné à droite par Gauthier*. Comment! vous allez m'arranger?

GAUTHIER. On vous doit...

MARCASSIN. 150 fr.; mais...

GAUTHIER. Si on vous offrait 50 fr., voudriez-vous donner du temps?

MARCASSIN. Non, monsieur, tout ou rien.

GAUTHIER. Eh bien! 50 francs et cette montre?

MARCASSIN. Hein!

GUILLOT, *qui a observé de loin*. Sa montre!

GAUTHIER. C'est assez, je pense?

MARCASSIN. Ça serait assez pour le corps du billet, mais pour les frais...

GAUTHIER. Comment!

GUILLOT, *saisissant Marcassin*. Pour les frais, à mon tour!

Il entraîne Marcassin à gauche.

MARCASSIN. Monsieur!

GUILLOT. J'avais d'abord eu l'idée de me refaire la main sur vos épaules.

MARCASSIN, *effrayé*. Monsieur!

GUILLOT, *posant sa main sur son épaule*. Ne bougeons pas! Gauthier m'a éclairé... Ça ne sauverait pas la mère Robec, au lieu qu'en me privant comme lui... tenez!

Il lui offre sa montre.

MARCASSIN. Ah ça!

GUILLOT. Prenez donc!

MARCASSIN. Mais ce sera trop...

GUILLOT. Tant mieux! prenez! emportez! et filez!

MARCASSIN. Je prends... mais si vous apparteniez à une classe plus éclairée, vous ne donneriez pas aussi facilement...

GUILLOT, *le poussant*. Bonsoir! au plaisir, adieu!

Marcassin fait signe à ses deux clercs qui sortent de l'auberge et s'éloignent avec lui.

GUILLOT, *réfléchissant. A part*. Ce n'est pas trop mal ce qu'il vient de faire là, le gavot.

GAUTHIER, *jouant*. Quinze et cinq que j'avais, vingt.

GUILLOT. S'il vous plaît?

GAUTHIER. Vingt à soixante-dix. A vous!

Il lui offre les palets.

GUILLOT, *sans bouger*. Oui! vingt à soixante-dix! (*A part.*) Comment! il se remet... comme s'il ne s'était rien passé!

GAUTHIER. Vous ne jouez pas?

GUILLOT. Si fait! voilà! (*Il prend les palets, va pour jouer, puis s'arrêtant.*) C'est égal! voyez-vous! Quoique vous soyez, et que je soye... Oui! (*Il joue.*) Houp!

GAUTHIER, *regardant*. Quarante et soixante-dix que vous aviez! vous avez gagné.

GUILLOT. Comment!

Ils regardent ensemble le tonneau.

SCENE XI.

LES MÊMES, LOLO, *un panier au bras.*

LOLO, *entrant par le fond.* Qnand je disais que j'anrais des provisions! Qu'est-ce que je vois? monsieur Guillot avec le gavot, et ils jouent!

Il met son panier dans l'auberge.

GUILLOT. Vous ne voulez pas votre revanche?

GAUTHIER. Je vous dis que je perdrais encore.

GUILLOT. Pourquoi ça?

GAUTHIER. Parce que le sort et moi, il y a longtemps que nous sommes brouillés.

GUILLOT. Bah! est-ce qu'il faut être fanatique?

GAUTHIER. Je vais voir si ces demoiselles reviennent.

Il va regarder au fond.

GUILLOT, *à part.* Il me plaît cet oiseau-là!

LOLO. C'est donc vrai, monsieur Guillot, que vous allez dîner avec le gavot?

GUILLOT. Eh bien! après?

LOLO. Dame! il me semblait qu'un dévorant ne devait pas...

GUILLOT. Et c'est toi qui as le cœur!... quand à l'instant... il vient de... Va-t'en, ou je te casse.

LOLO. Mais, monsieur Guillot!

GUILLOT, *le poussant.* A la cuisine, gamin! marmiton! gâte-sauce!

LOLO. Mais voulez-vous bien...

Guillot le pousse dans l'auberge.

GAUTHIER, *au fond.* Les voilà, les voilà!

SCENE XII.

LES MÊMES, SUZETTE, CATHERINE, MICHON *.

ENSEMBLE.

AIR : *Enfin, le voici de retour.*

A la guinguette il faut venir ;
Quand la tête devient blanche,
Le vin piquant, la gaieté franche
Sauront me/vous rajeunir.

GUILLOT. Bonjour, papa Michon.

MICHON, *à Gauthier.* Ah! c'est donc vous, jeune homme, qui prétendez m'enlever ma petite Catherine, à moi son cavalier ordinaire! Savez-vous que la petite sournoise m'avait caché son secret de peur d'éveiller ma jalousie? Mais toi, Guillot, mon intime, comment ne m'as-tu jamais parlé de ton ami... Comment vous appelez-vous, s'il vous plaît?

GAUTHIER. Gauthier.

MICHON. Gauthier, très-joli nom... un nom sonore et distingué... De ton ami Gauthier?

GUILLOT. Moi! parce que je ne savais pas si mademoiselle Catherine... Enfin, ce qui est positif, c'est que maintenant, papa Michon, je vous le présente comme un garçon qui a de l'âme, j'en suis sûr, et qui vous fait une bonne action comme un autre donne un coup de poing.

GAUTHIER. Monsieur Guillot me flatte.

MICHON. Comment, monsieur Guillot! est-ce que vous ne vous tutoyez pas?

Mouvement d'embarras.

SUZETTE. Mais si fait! Ah! bien, par exemple! Il vous dit monsieur à vous... et puis Guillot me flatte... monsieur... Guillot me flatte.

GUILLOT, *à part.* A-t-elle de l'imaginative!...

MICHON. Tu te figures donc que je ne l'avais pas compris! non... mais mademoiselle s'imagine en remontrer à son adjoint!

GUILLOT. Oh! non, elle ne s'est pas levée assez matin pour ça.

Ils rient tous.

MICHON. Je sais aussi que vous êtes ouvrier et compagnon comme Guillot!

GAUTHIER. Oui, monsieur, je suis ouvrier.

MICHON. Ouvrier, c'est très-bien... mais compagnon, je vous avoue qu'en ma qualité d'adjoint...

GUILLOT. Faut pas dire du mal des compagnons, père Michon... sans eux les pays de la manufacture incendiée seraient sans secours à l'heure qu'il est, tandis que de tous les coins de la France...

MICHON. A la bonne heure! vous avez du bon... mais depuis qu'un gavot a été tué...

GUILLOT. Père Michon!

MICHON. Ici, il y a deux ans...

GUILLOT. Ne parlons pas de ça, sapredienne! nous sommes ici pour nous amuser! amusons-nous.

CATHERINE *et* SUZETTE. Il a raison!

LOLO. La soupe est sur la table.

GUILLOT. Bonne nouvelle!

MICHON. Et qui arrive à propos! Allons, mes enfants...

AIR *de Va de bon cœur.*

Je veux, en sablant votre vin,
En tuteur charitable,
Arranger votre double hymen
Qui me rendra parrain!
Pour les actes, pour les contrats,
Si l'on ne veut pas de débats,

* Gauthier, Catherine, Michon, Suzette, Guillot.

Il faut les faire à table!
A table, à table!

TOUS.

Pour les actes, pour les contrats, etc.

Ils entrent dans l'auberge.

SCENE XIII.

LOLO, *puis* MAFFRET.

LOLO, *seul.* Oh! je bisque! On m'aurait demandé tout ce que je possède... je ne possède rien... mais enfin, c'est égal... j'aurais tout donné pour parier que monsieur Guillot ferait son devoir, et là chaudement! et voilà qu'il dîne avec le gavot!

MAFFRET, *arrivant par le fond.* Ils doivent être arrivés, et je vais savoir...

LA MÈRE ROBEC, *en dehors.* Mais, Lolo, viens donc servir.

LOLO. On y va.

MAFFRET. Ah! lapin!

LOLO. Tiens! monsieur Maffret!

MAFFRET. Guillot est ici?

LOLO. Oui, il dîne, et si vous saviez avec qui!

MAFFRET. Avec qui?

LA MÈRE ROBEC. Lolo, Lolo... allons donc!

LOLO. Voilà, voilà. Attendez-moi, je reviens tout de suite.

MAFFERT. Tu reviens tout de suite! je l'espère, car il me faudra à dîner aussi! je suis exaspéré!... Comment! le Cœur aimable me monte la tête pour la petite Catherine à qui je ne pensais pas plus qu'à Abder-Cadet; il m'invite à un festin dont elle doit faire partie, très-bien, ça me va! ça me chausse! ça m'arrange! je mets du linge blanc, je fais une toilette effrayante! je vais même jusqu'au coup de fer! et quand j'arrive joyeux et frisé au rendez-vous, qu'est-ce que je trouve? le Cœur aimable et la sœur de Catherine qui chuchotent: ils sont bien fâchés, bien désolés; mais ce n'est pas moi, c'en est un autre que mademoiselle Catherine préfère, et c'est cet autre qui dînera à ma place!... Mais alors il ne fallait pas me passionner...... il ne fallait pas me faire écrire des énormités à ma Lolotte! la seule conquête que j'aie jamais pu faire! car c'est vrai! ils m'ont fait rompre avec ma seule et unique! et ils croient en être quittes pour me dire qu'ils se sont trompés! Eh bien, non, puisqu'ils m'ont passionné pour la petite Catherine, je veux la séduire... et d'abord je suis curieux de le connaître, ce monsieur qu'elle me préfère.

LOLO, *sortant de l'auberge.* Oh! ça me fait mal! je ne peux pas voir ça!

MAFFRET. Ah! c'est toi, lapin?

LOLO. Oui, monsieur Maffret... Je reviens vous trouver, parce que vous qui êtes l'ami de monsieur Guillot...

MAFFRET. Oui, son ami.

LOLO. Vous pourrez peut-être lui rappeler ses devoirs de dévorant.

MAFFRET. Qu'est-ce que tu veux dire?

LOLO. Je veux dire... Devinez avec qui qu'y trinque en ce moment.

MAFFRET. Avec mademoiselle Catherine, mademoiselle Suzette...

LOLO. Et monsieur Michon... tout ça c'est très-bien... mais il y a un autre individu.

MAFFRET. Voilà justement celui que je voudrais connaître.

LOLO. Je vous le donnerais en cent millions de milliasses.

MAFFRET. C'est monsieur le préfet.

LOLO. C'est le gavot d'à ce matin.

MAFFRET. Le gavot...

LOLO. D'à ce matin!

MAFFRET. Celui qu'il a topé?

LOLO. Lui-même.

MAFFRET. Ah! voyons! ne disons pas de bêtises! Répète-moi un peu ça, lapin! Tu dis que Picard le Cœur aimable dîne présentement avec le gavot qu'il a topé?

LOLO. Oui, monsieur Maffret... Et tout à l'heure encore, ils disaient qu'ils étaient amis depuis des infinités.

MAFFRET. Ah! mais ceci est plus sérieux que tu ne penses, lapin.

LOLO. Je crois bien, et c'est ce que vous devriez lui dire.

MAFFRET. Oh! mais...

AIR: *Tenez, moi, je suis un bonhomme.*

Ce Guillot, qui de notre estime
Jouissait depuis si longtemps,
Veut-il, par une indigne frime,
Berner ici les dévorants?
Et ce combat, faut-il le croire,
A-t-il eu soin de l'arranger,
Afin de rétablir sa gloire,
Et d'être brave sans danger?

Ce ne serait pas si bête! mais halte-là! j'y flanquerai des bâtons dans les roues.

LOLO. Oh! oui, je vous en prie, parce que je l'aime, monsieur Guillot; c'est lui qui m'a servi de parrain, et je serais honteux si...

MAFFRET. C'est bon, sois tranquille! Sers-moi toujours à dîner, et... Ah! diable, le voilà! Ah! bien! c'est égal! Va-t'en, je vais lui parler!

Lolo rentre dans l'auberge.

SCÈNE XIV.

GUILLOT, MAFFRET.

GUILLOT, *tout pensif.* Je me suis en allé! je ne pouvais plus y tenir! je sentais que

j'allais faire des bêtises, l'embrasser, lui dire que je ne pourrais pas me battre avec lui.

MAFFRET *. Tope, pays.

GUILLOT. Hein? Ah! c'est toi, Maffret?

MAFFRET, *d'un ton goguenard.* Oui, le Cœur aimable... oui, mon vieux... Je suis venu pour être tout porté pour ton combat.

GUILLOT. Ah! oui.

MAFFRET. Car c'est ici qu'aura lieu ton combat?

GUILLOT. C'est ici! oui, si je ne peux pas faire autrement.

MAFFRET. Hein! tu songerais...

GUILLOT. Écoute, Maffret. Je ne suis pas fâché de t'avoir trouvé, parce que tu peux me rendre un fameux service.

MAFFRET. Pourvu que mon devoir de dévorant ne s'y oppose aucunement.

GUILLOT. Sais-tu ce que c'est que le gavot de ce matin?

MAFFRET. Ah! oui, parlons-en!

GUILLOT. C'est l'amoureux de Catherine.

MAFFRET. Eh bien! et moi?

GUILLOT. Toi! n'en parlons plus! je me suis induit.

MAFFRET. Merci.

GUILLOT. Mais lui, elle l'attendait depuis un an, et quand je l'ai topé, il venait à Abbeville pour l'épouser; elle l'aime, elle le chérit; Suzette l'aime aussi, M. Michon, et moi-même... oui, moi!

MAFFRET. Comment?

GUILLOT. Ah! c'est que, vois-tu, y a je ne sais quoi dans son air, dans ce qu'il dit... et puis tantôt, ici, un trait que je lui ai vu faire... Bref... après les fanfaronnades de l'autre gavot, il faut qu'il y ait un duel, les pays y comptent... notre honneur le veut... Eh bien, rends-moi un grand service, bats-toi à ma place.

MAFFRET. S'il vous plaît?

GUILLOT. Et une autre fois, quand tu aurais affaire à un Alcide..

MAFFRET. Merci! ce serait certainement avec plaisir, je te remercie même d'avoir pensé à moi; mais, dans ce moment-ci, ayant l'estomac dérangé...

GUILLOT. Tu refuses?

MAFFRET. D'autant plus volontiers qu'après tout, et si le gavot veut, il y aurait un moyen de tout arranger.

GUILLOT. Un moyen? tu en vois un toi?

MAFFRET. Un bien simple.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, GAUTHIER.

GAUTHIER. Monsieur Guillot, je viens vous chercher.

GUILLOT. Eh! venez donc, venez, saperlotte, sapredienne, sacrebleu, nom d'une pipe! si nous ne nous battions pas?

GAUTHIER *. Ça m'irait!

GUILLOT. Eh bien, Maffret dit qu'il y a un moyen.

MAFFRET. Sans doute; M. Gauthier n'a qu'à ne pas venir au rendez-vous.

GAUTHIER. Moi! le gavot ne provoque pas... mais quand on insulte toute sa société, il faut qu'il réponde; j'ai dit que j'irais au rendez-vous; j'irai. Après ça, puisqu'on parle d'arrangement, il me semble qu'il y aurait autre chose à faire... Guillot m'a provoqué, moi qui passais tranquillement mon chemin.

GUILLOT. C'est que j'avais rencontré avant un autre gavot que j'avais laissé passer, et qui s'est vanté....

GAUTHIER. Suffit, vous aviez vos raisons... mais vous avez dit que les gavots étaient des lâches... retirez votre mot devant vos camarades... et tout sera dit.

GUILLOT. Au fait, je dois convenir.

MAFFRET. C'est ça! il y en a bien quelques uns qui remarqueront que c'est la seconde affaire que tu évites.

GUILLOT **. Mais quand on saura...

MAFFRET. Que vous étiez presque beaux-frères? dame, il y en a d'autres qui disent encore que vous vous connaissiez depuis longtemps, et que votre topage n'était qu'une frime dans le but de...

GUILLOT. Maffret,

AIR : *Du luth galant.*

C' que tu viens d' dire, au moins, ça n'est pas bien!
De s'arranger, Gauthier, n'y a plus moyen!
Avant ces calomni's, j' l'esperais; mais à c't heure,
Il n'y faut plus songer! et malgré moi, j'en pleure!
Mais si l' destin voulait
Que l'un de nous deux meure,
L'autre soignerait Maffret!

MAFFRET. Qui ça, moi?

GAUTHIER. C'est convenu.

MAFFRET. Mais, j'aime beaucoup ça! d'abord je ne vous crains pas... ensuite est-ce que c'est moi qui vous fais battre?

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, MICHON.

MICHON, *sortant de l'auberge.* Hein?

GUILLOT. Tais-toi!

MICHON, *avançant* ***. Ah ça, vous nous abandonnez! (*Bas, à Guillot.*) Se battre! qu'est-ce qui doit se battre?

* Maffret, Guillot.

* Maffret, Gauthier, Guillot.

** Maffret, Guillot, Gauthier.

*** Maffret, Michon, Guillot, Gauthier.

GUILLOT. Personne !

MICHON. Si fait : j'ai entendu... et...

GUILLOT, *bas*. Eh bien, oui ; c'est Gauthier avec... avec Maffret !

MICHON. Gauthier ?

GUILLOT. Chut ! ne dites rien ! j'arrangerai l'affaire.

MICHON. Comment ?

GUILLOT, *bas, à Gauthier en remontant*. J'ai dit que c'était avec Maffret.

Il va vers l'auberge

MICHON, *allant à Gauthier*. Monsieur Gauthier !

GAUTHIER, *bas, à Michon*. Oui, monsieur Michon, c'est Maffret qui a cherché querelle à Guillot.

MICHON, *étonné*. A Guillot ?

GAUTHIER. Oui; mais, silence ! j'arrangerai l'affaire.

Il rejoint Guillot et rentre avec lui.

SCÈNE XVII.

MICHON, MAFFRET.

MAFFRET, *à part*. Ah ça, je les trouve à croquer.

MICHON, *à part*. Qu'est-ce que ça veut dire ? Guillot me confie que Gauthier doit se battre avec Maffret ; et Gauthier m'affirme que c'est Guillot qui veut se mesurer avec le même Maffret.

MAFFRET, *à part*. Il faut pourtant que je dîne.

Il va vers l'auberge.

MICHON. Monsieur Maffret !

MAFFRET. Monsieur l'adjoint !

MICHON. J'ai deux mots à vous dire.

MAFFRET, *un peu effrayé*. Qu'est-ce que c'est ?

MICHON. Vous venez de vous quereller avec Gauthier ou avec Guillot ?

MAFFRET. Moi ?

MICHON. Il est inutile de le nier, puisqu'ils viennent de me l'avouer.

MAFFRET. Ils vous l'ont avoué ?

MICHON. Je n'ai qu'une chose à vous dire : vous êtes d'une société beaucoup trop militante ; et s'il arrive la moindre des choses à Gauthier ou à Guillot, je vous fais immédiatement coffrer.

MAFFRET. Comment ! vous me faites coffrer ! mais il est encore joli, celui-là !

MICHON. Je ne vous dis que ça !

MAFFRET. Ah mais !... expliquons-nous ! c'est qu'il arrivera certainement quelque chose à Guillot ou à Gauthier ; mais j'en serai innocent comme l'enfant qui vient de naître.

MICHON. A d'autres, monsieur, puisqu'ils me l'ont avoué.

MAFFRET. Oui, ils ont eu cette médiocrité; et c'est pourquoi à mon tour je ne me ferai aucun *escrupule* de vous dire que ce n'est pas moi qui serais capable de me battre, entendez-vous ! mais bien Guillot, Guillot avec Gauthier !.. c'est lâche !.. tant pis !.. ah ! mais...

MICHON, *souriant d'un air incrédule*. Monsieur, Guillot et Gauthier sont deux amis d'enfance, deux frères, pour ainsi dire, puisqu'ils doivent épouser mes deux pupilles ; je viens de dîner, de trinquer, de chanter avec eux ; je les ai vus se donner mutuellement des témoignages d'amitié.

MAFFRET. Qu'est-ce que ça fait ?

MICHON. Ça fait que votre fable est mal inventée.

MAFFRET. Ma fable !

MICHON. Et je vous invite à vous souvenir de mon petit avertissement.

MAFFRET. Mais c'est inique ; et quand je vous jure sur les têtes de toute ma famille !

MICHON. Voulez-vous que je vous croie ?

MAFFRET. Certes, oui que je le veux.

MICHON. Rendez-vous à la mairie... faites-y constater l'heure de votre arrivée, n'en bougez pas de la soirée, et si après ça il arrive quelque malheur à l'un ou à l'autre de mes deux jeunes amis, je serai forcé de croire que vous en êtes innocent.

MAFFRET. Mais c'est fort assommant ce que vous me proposez là !

MICHON. Il est six heures et demie, il faut qu'à sept heures vous soyez à la mairie.

MAFFRET. A sept heures ! (*A part.*) En effet, c'est justement l'heure où ils doivent...

MICHON. Voulez-vous ?

MAFFRET. Mais je n'ai pas dîné.

MICHON. Songez que je vous fais coffrer.

MAFFRET. Au moins vous serez bien sûr...

MICHON. Oui... oui...

MAFFRET. Mais je meurs de faim, nom d'un gavot !

MICHON. Eh bien ?

MAFFRET. Je vais à la mairie, monsieur l'adjoint.

Il sort par le fond.

MICHON. Je compte vous y retrouver bientôt ! Voici ce qui s'appelle ne pas se laisser duper.

SCÈNE XVIII.

MICHON, GAUTHIER, CATHERINE, SUZETTE, GUILLOT, *sortant de l'auberge;* LOLO *paraît sur le seuil.*

SUZETTE. Comment ! tous les deux à sept heures ?

GAUTHIER. Je l'ai déjà dit ce matin à mamselle Catherine.

GUILLOT. Et moi, à mademoiselle Suzette.

CATHERINE. C'est drôle tout de même.

MICHON*. Quoi donc?

SUZETTE. Il se trouve que tous les deux ont affaire aujourd'hui à la même heure.

MICHON. Bah! bah! bah! (*A part.*) Je suis sûr que c'est leur affaire avec Maffret. Eh bien, s'ils ont affaire, il faut les laisser aller.

SUZETTE. Ah! mon Dieu, oui, payez et partez.

Lolo s'avance.

GUILLOT. Ah! c'est vrai, il faut payer.

Il se fouille.

GAUTHIER, *se fouillant.* Diable, c'est que...

SUZETTE. Eh bien! est-ce que vous avez oublié votre bourse?

MICHON. Quoi donc! tant mieux, morbleu! j'aime mieux ça; est-ce qu'un repas de fiançailles, ça ne regarde pas le tuteur?

Il remonte un peu avec Lolo qu'il paye.

SUZETTE. C'est égal, je devine maintenant le motif du départ de ces messieurs.

CATHERINE. Et moi aussi.

GUILLOT. Bah!

SUZETTE. C'est quelque surprise qu'ils nous ménagent.

GAUTHIER. Une surprise?

Il échange un regard avec Guillot.

GUILLOT. Oui, c'est quelque chose d'approchant... Venez-vous, Gauthier?

En disant cela, il remonte un peu et cause avec Suzette.

GAUTHIER. Je suis prêt... (*A part, à Catherine.*) Mademoiselle Catherine, vous savez ce que je vous ai dit..... Si vous ne me revoyez pas demain, vous penserez à ma commission.

CATHERINE. Oui, monsieur Gauthier.

GAUTHIER. Pardon; comme je serai peut-être absent quelques jours... voulez-vous bien permettre que je vous embrasse?

MICHON, *à part***. Je parie que c'est lui qui devait se battre!

GAUTHIER. Adieu!

Il se détourne pour essuyer une larme.

CATHERINE, *étonnée.* Qu'est-ce que vous avez donc?

GAUTHIER. Une bêtise, vous retrouver après un an, et puis obligé peut-être de vous quitter pour...

GUILLOT, *cassant une chaise.* Crênom!

SUZETTE, *effrayée.* Ah! mon Dieu!

MICHON. Qu'est-ce qui te prend donc, à toi?

GUILLOT, *s'efforçant de rire.* Rien, une farce, une plaisanterie; mais nous sommes pressés, mademoiselle Louise, mademoiselle Catherine, monsieur Michon.

ENSEMBLE.

Air de Gustave.

Que le destin que j'implore
Nous fass' la grâce, mes amis,
De nous retrouver encore,
Comme aujourd'hui, réunis.

Gauthier et Guillot s'éloignent par le fond.

* Catherine, Gauthier, Michon, Suzette, Guillot.

** Michon, Catherine, Gauthier, Suzette, Guillot.

LOLO, *du seuil de la porte.* Eh bien! ils s'en vont.

Il va au fond.

MICHON. Allez! allez! ils croient que je n'ai rien deviné.

CATHERINE. C'est singulier... leur départ me fait un effet...

SUZETTE. C'est vrai! ils avaient un air si étonnant.

MICHON. Ah! vous trouvez? eh bien, c'est qu'en effet si je n'y avais pas mis bon ordre, le mariage de l'une de vous aurait pu être ajourné pour longtemps.

SUZETTE *et* CATHERINE. Ah! mon Dieu!

MICHON, *leur donnant le bras.* N'ayez donc pas peur, et donnez-moi le bras... je vous conterai ça tout en revenant; mes gaillards en seront quittes pour croquer le marmot une heure ou deux... ce sera toute leur punition; je veillais, voyez-vous, mes poulettes; et quand je veille...

Ils sortent tous trois par le fond, en causant.

SCÈNE XIX.

LOLO; *puis* MARCASSIN *et* LA MÈRE ROBEC.

LOLO, *redescendant.* Qu'est-ce que les compagnons vont dire, quand ils ne trouveront personne au rendez-vous? Dieu! si j'aurais cru ça de monsieur Guillot! ça me fait un chagrin!

MARCASSIN, *entrant par le fond.* Ah! petit.

LOLO. Ah! bon, il ne manquait plus que celui-là.

MARCASSIN. Où est votre maman?

LOLO. Grand'mère, c'est inutile de la déranger; elle n'a pas d'argent.

MARCASSIN. Je ne lui en demande pas, je lui en apporte.

LOLO. Vous lui en apportez! grand'mère, grand'mère!

LA MÈRE ROBEC, *accourant.* Eh bien, quoi?

MARCASSIN. C'est moi, mère Robec..... Voici votre billet *.

LA MÈRE ROBEC. Mais vous savez bien...

MARCASSIN. Voici ce qui vous revient: 11 francs 50 centimes.

LA MÈRE ROBEC. Comment?

MARCASSIN. Les deux montres m'ont fait trop, comme je l'avais prévu.

LA MÈRE ROBEC. Les deux montres?

MARCASSIN. Eh bien, oui, qui m'ont été remises par ces deux jeunes gens qui jouaient au tonneau.

LA MÈRE ROBEC. Est-il possible?

LOLO. Monsieur Guillot et le gavot.

LA MÈRE ROBEC. C'est eux qui vous ont

* Mère Robec, Marcassin, Lolo.

donné..... Ah! quels braves jeunes gens, quels amours de jeunes gens! Et moi qui les ai écorchés sur ma carte.

MARCASSIN, *qui vient de remonter comme pour s'en aller*. Eh mais! je ne me trompe pas, ce sont eux.

LOLO, *remontant*. Ils reviennent.

LA MÈRE ROBEC. Ah! quel bonheur!

SCÈNE XX.

LES MÊMES, GAUTHIER, GUILLOT.

LA MÈRE ROBEC, *courant à eux* *. Ah! mes bons amis, que c'est bien à vous d'avoir...

GUILLOT. Une autre fois, maman Robec; nous voulons être seuls.

LA MÈRE ROBEC **. Ah! c'est égal.

Elle s'essuie les yeux.

GAUTHIER. Monsieur Michon et ces demoiselles sont partis?

LOLO. Oui, monsieur: mais il faut que vous me pardonniez, moi qui en voulais à monsieur Guillot de...

GAUTHIER. Guillot vous a dit de nous laisser.

Lolo et la mère Robec rentrent.

MARCASSIN, *se plaçant entre eux*. Jeunes gens, quoique n'appartenant pas à une classe...

GUILLOT. Ah ça, nous laisserez-vous?

Ils le poussent tous les deux dehors.

SCÈNE XXI.

GUILLOT, GAUTHIER.

GAUTHIER. Il ne doit pas être loin de sept heures.

GUILLOT. Non, les autres ne tarderont pas.

GAUTHIER. J'avais peur qu'elles ne soient pas parties.

GUILLOT. Pauvres filles qui croient que nous leur ménageons une surprise! c'est drôle.

GAUTHIER. Oui, mais il y aura une autre personne qui sera bien plus surprise.

GUILLOT. Une autre?

GAUTHIER. Oui; c'est ma mère.

GUILLOT. Votre...

GAUTHIER. Oui; elle doit venir ici pour mon mariage, et... si quelquefois elle ne me trouvait plus...

GUILLOT. Si elle ne vous trouvait plus?

GAUTHIER. On ne sait pas... sans le vouloir, avec nos grands diables de compas, c'est possible.

GUILLOT. J'avais bien besoin d'en parler! Savez-vous seulement comment ça se manie?

GAUTHIER. Oh! je m'en doute.

GUILLOT. Il s'en doute, et moi qui n'ai pas mon pareil! Voyons, vous le tenez?

* Guillot, mère Robec, Gauthier, Lolo, Marcassin.
** Mère Robec, Guillot, Gauthier, Lolo, Marcassin.

GAUTHIER. Par le milieu.

GUILLOT. Bon! et vous parez?...

GAUTHIER. Avec le bras gauche.

GUILLOT. Bon!... Eh bien, faites comme si vous me portiez un coup.

GAUTHIER. A quoi bon?

GUILLOT. Pour voir seulement.

GAUTHIER. Comme vous voudrez! Y êtes-vous?

GUILLOT. Oui, allez!... (*Gauthier lui porte un coup qu'il pare.*) Bon, bon, encore! Bien, à mon tour; méfiez-vous! (*il charge Gauthier*) parez, parez; mais parez donc. (*Recevant un coup et parlant avec peine.*) Ah! bon! en plein dans l'estomac!... C'est bien ça!

GAUTHIER. Oh! ça ne dit rien, voyez-vous; et quand ce sera pour tout de bon...

GUILLOT. Là, voilà encore votre diable de fanatisme.

GAUTHIER. C'est pourquoi si vous voulez je vais écrire à mademoiselle Catherine pour la prier d'avoir soin de ma mère.

GUILLOT. C'est encore une idée! et comme malgré ce que vous dites, c'est peut-être moi qui... même que maintenant je crois que j'aimerais mieux que ce soit moi!... Je vais aussi écrire à mademoiselle Suzette, mais il ne faut pas dire...

GAUTHIER. Non, non; je vous le promets.

GUILLOT. C'est convenu!... Lolo!

Lolo paraît.

GUILLOT. De l'encre et du papier.

LOLO. Oui, monsieur Guillot; mais vous ne vous battrez pas, n'est-ce pas?

GUILLOT. Est-il sciant ce gamin-là!

GAUTHIER. Elle a si bon cœur, mademoiselle Catherine, je suis sûr qu'elle ne demandera pas mieux.

GUILLOT. Pardi! dans le cas où vous seriez blessé, vous me permettez de vous porter chez moi, de vous soigner, pas vrai?

GAUTHIER. Vous voulez?

GUILLOT. Oh! je vous soignerai bien, je vous mitonnerai!...

LOLO, *apportant de l'encre, du papier et deux plumes*. Voilà, monsieur Guillot.

Il rentre.

GAUTHIER. Et à moi.

Il prend l'encrier, et va s'asseoir près de la table, à droite.

GUILLOT, *assis de l'autre côté, sur le banc de pierre, et regardant son compas*. S'il est permis d'avoir des pointes comme ça! on croirait toucher et pas du tout!... Attends donc, je vais arranger ça! (*Il casse la pointe sur le banc*) Là!... maintenant il faut arrondir!...

GAUTHIER, *à Guillot*. Voudrez-vous bien vous en charger?

GUILLOT, *se retournant vivement en mettant son compas derrière lui*. De quoi?

GAUTHIER. Eh bien! de ma lettre.

GUILLOT. Est-ce que ça se demande? (*Gauthier se remet à écrire; il tâte les pointes.*) Voyons un peu; pristi! ça pique encore!... Attends, attends!

Il les casse de nouveau.

GAUTHIER, *se levant.* Là, tenez, monsieur Guillot, vous la remettrez à mademoiselle Catherine.

GUILLOT, *qui s'est retourné vivement, et qui a remis son compas dans sa poche.* Vous pouvez y compter.

GAUTHIER. Et si vous voulez me donner votre mot pour Suzette...

GUILLOT. Mon mot?... ah! oui, mon mot!... C'est que je n'ai pas encore écrit.

GAUTHIER. Qu'est-ce que vous avez donc fait?

GUILLOT. Moi... je... rien; je songeais... et puis ces plumes sont si mauvaises... mais je vais vous écrire ça!

Il va pour se rasseoir; au même moment, l'orchestre joue en sourdine le final du premier acte, jusqu'à l'entrée des Dévorants.

GAUTHIER. Écoutez: entendez-vous?

LA MÈRE BOBEC, *sortant tout effarée.* Ah! grand Dieu!

LOLO. Allez, grand'mère, allez!

Il la conduit jusqu'à la porte.

GUILLOT. Ce sont eux!

GAUTHIER. Il faut se préparer.

GUILLOT. Quoi qu'il arrive...

Il lui présente la main.

GAUTHIER, *la lui serrant.* Pas de rancune!

GUILLOT. Merci!...

LOLO, *redescendant.* Ah! vous ne vous battrez pas!

GUILLOT. Veux-tu nous flanquer la paix, toi!...

Lolo se sauve par le fond.

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, LES DÉVORANTS, BIRON *en tête; même costume qu'au premier acte.*

ENSEMBLE.

Final du 1er acte.

LES DÉVORANTS.

Quand la vengeance
Arme nos bras,
Que la prudence
Guide nos pas!

GAUTHIER *et* GUILLOT.

De la vengeance
C'est l'heure, hélas!
Mon cœur balance
Et r'tient mon bras!

Pendant cette entrée, Guillot et Gauthier ôtent leur veste.

GUILLOT, *repoussant les Dévorants qui viennent lui serrer la main.* Merci, merci! c'est bon.

BIRON*. A vos rangs, mes enfants; attention et silence! Gavot, vous avez été exact au rendez-vous... c'est bien!... Êtes-vous résolu à vous battre pour votre société?

GAUTHIER. Oui.

BIRON. Et toi, Guillot, dit Picard le Cœur aimable, veux-tu soutenir l'honneur de tes pays?

GUILLOT. Oui; je réclame seulement que si c'est moi qui... très-bien!... Gauthier, c'est le gavot, ne soit pas inquiété.

TOUS. Non, non!

BIRON. Ta demande est juste... elle est accueillie. Tu n'as rien à ajouter?

GUILLOT, *très-agité.* Je voudrais... non; je n'ai rien.

BIRON. Et vous, gavot?

GAUTHIER. Rien non plus.

BIRON. Prenez donc vos armes, et disposez-vous; je vais donner le signal, méfiez-vous!... une...

GUILLOT, *très-agité.* Attendez! excusez! il faut que je vous dise... je me battrai avec lui; c'est convenu! vous le voulez! vous m'appelleriez... bon! mais je veux que vous sachiez que ce gavot que j'ai topé pour vous faire plaisir, pour obéir à vos bêtes de préjugés...

TOUS, *étonnés.* Hein?

GUILLOT, *passant à Gauthier.* Je l'aime, je l'estime plus que vous.

TOUS LES DÉVORANTS, *passant à gauche, un peu vers le fond*.* Qu'est-ce qu'il dit?

GUILLOT, *de plus en plus ému.* Oui! plus que vous! qui forcez deux braves garçons à se battre pour des couleurs, pour des chansons!

TOUS. Il a peur!

GUILLOT, *indigné.* De quoi! j'ai peur! je saigne du nez!.. (*Se posant en face de Gauthier.*) En place, Gauthier! et ne boudons pas! mais s'il vous arrive malheur, je vous vengerai sur eux tous.

TOUS, *levant leurs cannes.* Tombons dessus.

GAUTHIER, *se jetant devant Guillot.* N'avancez pas.

GUILLOT, *radieux.* Laisse-les.... laisse-les, Gauthier! tous sur nous deux; j'aime mieux ça.

ENSEMBLE.

AIR: *Guerre aux Anglais* (de Charles VI).

GAUTHIER *et* GUILLOT.

Contre nous deux, vous tous, je le préfère!
Arrivez donc! (*ter*) cela me va!
C'est mon ami, c'est mon pays, mon frère!
Malheur à qui le touchera! (*ter.*)

LES DÉVORANTS.

Il faut donner un exempl' salutaire;
Ton châtiment (*ter*) en servira!
A bas Guillot! c'est un traître, un faux frère!
Malheur à qui le soutiendra! (*ter.*)

Les Dévorants s'élancent, la canne levée, sur Guillot et Gauthier.

* Guillot, Biron, Gauthier, les Dévorants, au fond.

* Dévorants, Biron, Guillot, Gauthier.

SCÈNE XXIII.

LES MÊMES, MICHON, CATHERINE, SUZETTE, LOLO.

LOLO, *accourant.* Arrêtez, arrêtez! monsieur l'adjoint!

TOUS. L'adjoint!

SUZETTE, *courant à Guillot.* Ah! Guillot!

CATHERINE, *de même à Gauthier.* Gautier.

LA MÈRE ROBEC, *montrant les Dévorants.* Tenez, monsieur l'adjoint.

MICHON*, *accourant tout ému, puis après avoir jeté un coup d'œil sur Gauthier, Guillot et les Dévorants.* Ah! le duel n'a pas eu lieu! tant pis! oui, tant pis! morbleu! Je m'attendais à voir Gauthier étendu là, sous vos coups! je vous aurais dit en le montrant, ce jeune homme, ce gavot que vous avez frappé: Savez-vous ce qu'il venait faire quand vous l'avez provoqué?

GAUTHIER. Monsieur Michon!

MICHON, *avec force.* Il venait vous apporter pour vos camarades incendiés cinq cents francs de la part des gavots de Paris.

TOUS. Comment?

GAUTHIER, *d'un ton de reproche.* Ah! Catherine!

MICHON, *à Gauthier.* Oui; ce n'est que demain que Catherine devait me remettre cette somme; mais quand cette brave femme est venue nous parler de votre duel...

LA MÈRE ROBEC. Pardine, Lolo m'avait tout dit...

MICHON. Catherine s'est rappelé cette lettre que vous lui aviez remise... nous l'avons lue, (*se retournant vers les Dévorants*) et pour votre punition, vous méritiez de tuer celui qui venait de faire à pied trente lieues pour vous secourir.

BIRON, *ému.* C'est donc vrai, gavot?

GAUTHIER. Oui, monsieur le dignitaire; nous pensons que tous les ouvriers doivent se porter secours sans s'inquiéter s'ils sont ou non du même devoir.

Biron prend Gauthier par la main, et l'amène au milieu des Dévorants qui le remercient **.

TOUS. Oui!.. oui!.. vivent les gavots!

GUILLOT. C'est égal! c'est mal d'avoir gardé le silence, quand il aurait suffi d'un mot.

GAUTHIER. Il fallait bien prouver que les gavots n'étaient pas des lâches.

TOUS. Non! non! vivent les gavots!

MICHON. C'est ça, vivent les gavots, et vivent les dévorants! ou plutôt qu'il n'y ait plus ni gavots ni dévorants! qu'il n'y ait plus que des bons enfants, prêts à se tendre la main, au lieu de s'injurier et de se battre quand ils se rencontrent sur la même route.

* Mère Robec, les Dévorants, Biron, Michon, Catherine, Gauthier, Suzette, Guillot, Lolo.

** La mère Robec, Devorants, Gauthier, Biron, Michon, Catherine, Suzette, Guillot, Lolo.

GUILLOT. Oui, monsieur Michon, c'est ce qui sera, je l'espère, car tous apprendront la conduite des gavots! n'est-ce pas, dignitaire?

BIRON. Je m'y engage.

TOUS. Bravo!

SCÈNE XXIV.

LES MÊMES, MAFFRET.

MAFFRET, *arrivant vers le fond.* Eh bien! où en est-on? (*Apercevant Michon.*) Oh!... monsieur l'adjoint!.. Pardon, voilà deux heures que j'attends à la *mairerie*, et j'ai pensé...

MICHON. Vous avez bien fait; tout est fini

MAFFRET, *d'un air sombre.* Oh!... Quelle est la victime?

MICHON. Regardez.

MAFFRET, *voyant Guillot.* Ah! c'est le gavot! j'en suis flatté.

Il va serrer la main de Guillot.

GUILLOT. Regarde donc!

Il lui montre Gauthier.

MAFFRET. Ah!

GUILLOT, *le poussant* *. Faut retourner à ta Lolotte, mon vieux; car avant trois semaines, le gavot sera mon frère; n'est-ce pas, mademoiselle Suzette?

SUZETTE. Ah! vous mériteriez bien...

GUILLOT. Rien, rien: si vous saviez ce que j'ai souffert aujourd'hui!

SUZETTE. Mais monsieur Michon qui veut que vous vous aimiez comme deux frères.

GUILLOT. Ah! ça, c'est déjà fait, de mon côté du moins.

Il s'avance vers Gauthier.

GAUTHIER, *de même.* Et du mien aussi, je vous le jure!

MICHON. Embrassez-vous donc.

GAUTHIER. Ah! bien volontiers!

GUILLOT, *l'embrassant.* Mon frère!

MICHON**. Bravo! dans un mois le mariage!

MAFFRET, *à part.* O ma Lolotte! je reviens-t-à toi! reviendras-tu-z-à moi?

CHOEUR FINAL.

AIR: *Final des Enfants de troupe.*

GAUTHIER, GUILLOT et LES DÉVORANTS.

Ici, nous l'jurons:
Nous renonçons
A tout's nos guerres!
Nous serons unis,
Et comm' des frères,
Tous unis.

MAFFRET, CATHERINE, SUZETTE, MÈRE ROBEC et LOLO.

Ils se soutiendront,
Ils renonc'ront
A tout's leurs guerres!
Ils seront unis,
Et comm' des frères,
Tous unis.

* Mère Robec, Dévorants, Gauthier, Michon, Catherine, Suzette, Guillot, Lolo, Maffret.

** Mère Robec, Dévornots, Biron, Gauthier, Catherine, Michon, Suzette, Guillot, Lolo, Maffret.

S'adresser pour la musique, à M. Couder, chef d'orchestre au théâtre des Folies Dramatiques.

Paris. — Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.